

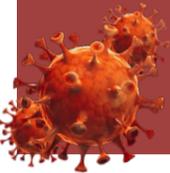


Le musée Pera vous convie pour un voyage dans l'Istanbul byzantine

Mireille Sadège > P. 11

Au fil des librairies parisiennes...

Dr. Hüseyin Latif > P. 5



Osman Tanburacı et les difficultés du football en Turquie (1)

Elias Hebbar > P. 10

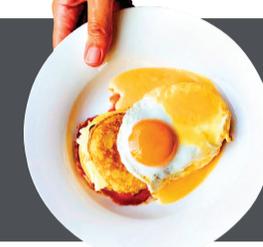


Aujourd'hui la Turquie



203 F:6€
N° ISSN : 1305-6476

Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal



Les chefs de Saint-Joseph (2)

Eren Paykal > P. 6

12 TL - 6 euros

www.aujourdhuilaturquie.com

Le Journal francophone de la Turquie numéro 203, Février 2022



Meliha Serbes

MODE

Les vêtements, de l'Asie centrale à l'Anatolie

Les Turcs d'Asie centrale vivaient dans le climat très froid des steppes. Éleveurs, ils utilisaient la viande, le lait, mais aussi la laine issue du bétail. Divers produits tels que des tentes, des lits, des couvertures, des chaussures, des caftans étaient fabriqués à partir de cette laine.



Ils vivaient leur vie selon les conditions de la saison qui permettaient également d'obtenir des laines de qualité et d'épaisseur différentes. Durant l'hiver, ils avaient réalisé que la laine issue de poils plus durs permettait de rendre leurs bottes imperméables. Ils utilisaient donc du feutre et de la laine épaisse pour leurs bottes.

Au fur et à mesure qu'ils migraient plus au sud, leurs vêtements se sont allégés. Et c'est en Anatolie que la sédentarité a commencé, transformant la vie dans toutes ses dimensions. Des palais et des auberges ont été construits, la faïence est également utilisée. Les Turcs ont découvert le coton et ont commencé à utiliser le fil. Le coton fut alors préféré à la laine. Par ailleurs, c'est même du fil d'or qui a été utilisé pour broder les tissus les plus fins.

> P. 8

Gaël Faye: « Avec "Petit Pays" je voulais raconter le paradis perdu de l'enfance »

Gaël Faye a remporté un succès considérable en France avec son premier roman « Petit Pays ». Il a transposé dans ce roman sa vie et ses souvenirs d'enfance dans une géographie où les conflits ont toujours existé. « Petit Pays » n'est pas uniquement une œuvre sur la douleur du génocide. Gaël Faye évoque également les amitiés d'un enfant et ses perceptions de la guerre. Son livre a reçu de nombreuses distinctions littéraires, dont le prix Goncourt des lycéens en 2016 et le Prix littéraire NDS 2020. Lors de la cérémonie de remise de ce dernier, le jury déclarait : « Nous sommes heureux d'annoncer que le "Petit Pays" n'est plus si petit, que ce petit pays grandira avec chaque nouveau lecteur et que chaque nouveau lecteur gardera ces deux mots au fond de son cœur ». Aujourd'hui la Turquie est allé à la rencontre de Gaël Faye.

Que signifie pour vous le Prix littéraire NDS des lycéens dont vous êtes le lauréat ?

Je suis très honoré de recevoir cette distinction, car c'est un prix de la jeunesse et leur intérêt pour mon livre témoigne de leur ouverture sur le monde et sa diversité. Que de jeunes gens habitant en Turquie s'intéressent à l'histoire d'un jeune garçon évoluant au Burundi et au Rwanda me conforte dans l'idée que la littérature est la meilleure passerelle pour aller vers les autres, que la littérature transcende les frontières et les appartenances, que la littérature est une langue universelle.



Gaël Faye © JF Paga

Qu'est-ce qui vous a décidé à prendre la plume pour écrire « Petit Pays » ?

J'ai commencé à écrire à l'âge de 13 ans. J'habitais encore au Burundi et le pays était en guerre depuis deux ans. J'ai commencé à écrire des poèmes durant cette période, car écrire était une façon mystérieuse et extraordinaire de me rassurer, de me reconforter. Deux ans plus tard, alors que je vivais en banlieue parisienne, j'ai découvert le rap et la culture hip-hop. Mes poèmes sont devenus des chansons et je me suis consacré à cet art pendant des années. Après la sortie de mon premier album « Pili Pili sur un Croissant au Beurre », j'ai eu le sentiment que la chanson était un cadre qui ne permettait pas de tout dire.

> P. 11



Gözde Pamuk

Un Ostroróg à Paris

Le comte Stanislas Ostroróg était un diplomate français né à Istanbul (Constantinople) le 20 mai 1897. Il étudia à l'École libre des sciences politiques (Sciences Po) et occupa plusieurs postes au sein des ambassades de France à Pékin (en 1927), à Ankara, à Damas, à Moscou ainsi qu'à Dublin.

> P. 9

Doğan Şahin : Les îles des Princes et Bostancı orphelins

> P. 5



Retour sur...

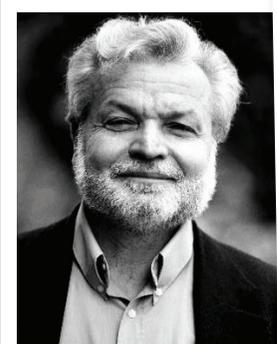
Rétrospective sur la politique étrangère française sous le mandat d'Emmanuel Macron, Elias Hebbar, P. 4

Sur la langue, Ali Türek, P. 6

La Turquie et l'Afrique du Sud, des partenaires de choix hier comme aujourd'hui, Elias Hebbar, P. 7

« Voyage en Iran. En attendant l'Imam caché » par Nedim Gürsel

> P. 5





Dr. Olivier Buirette

Depuis février 2014, ce que l'on appelle « la crise ukrainienne » se résume à l'installation d'un gouvernement pro-occidental à Kiev, soit au cœur de ce que Vladimir Poutine considère comme faisant partie, à l'ouest, de la zone d'influence de la Russie, zone qui comprend également la Biélorussie et la Moldavie. On y ajoutera le retour de la Crimée dans le giron de l'État russe au terme d'un plébiscite toujours contesté, ainsi que le soutien aux Républiques du Donbass qui ont fait sécession de l'Ukraine et affichent leur souhait de suivre le destin de la Crimée.

Ceci a créé une situation fortement instable d'autant plus que Kiev ne cesse de demander son intégration dans l'OTAN. Les manœuvres militaires régulièrement organisées par la Russie à la frontière et pour lesquelles le président des États-Unis, Joe Biden, dénonçait encore à l'automne dernier le fait que Moscou s'apprêtait à envahir l'Ukraine avec une armée de 175 000 hommes font monter la tension dans la région. Si l'on ajoute à cela le fait que la Moldavie a, depuis un an déjà en la chef de l'État pro-occidentale Maia Sandu, entamé un rapprochement vers l'Occident, ou encore la crise

Où en sommes-nous avec la crise ukrainienne ?

migratoire à la frontière entre la Pologne et la Biélorussie, nous pouvons dire que tous les indicateurs sont au rouge et que les zones d'influences à respecter – zones que Vladimir Poutine a exposées à Joe Biden lors du sommet de Genève de juin 2021 – sont actuellement toutes soumises à des pressions. Cela explique la montée des tensions entre la Russie et les Occidentaux.

Bien évidemment, une intégration de l'Ukraine à l'OTAN pourrait être perçue comme un véritable *casus belli* pour Moscou. Mais Joe Biden a récemment indiqué que les sanctions contre la Russie en cas d'invasion du territoire ukrainien seraient économiques et non militaires, tout en signifiant le 3 janvier dernier au président Volodymyr Zelensky qu'une réponse énergique était prévue si une intervention russe en Ukraine devait se produire. L'option d'une confrontation directe semble donc s'éloigner, d'autant plus qu'il ne faut pas oublier que nous parlons de puissances nucléaires et que la menace d'une destruction massive rend fort heureusement ce genre de scénario impensable comme l'ont rappelé les cinq membres permanents du Conseil de sécurité de l'ONU début janvier.

Il n'en demeure pas moins que le bras de fer va se poursuivre et que nous sommes témoins d'un jeu fort dangereux. Il en est d'ailleurs de même à l'autre bout du monde avec les risques d'une intervention militaire de la Chine sur Taiwan. Quelle issue est-il possible d'envisager quant à ce bras de fer en cours en Ukraine ? L'annonce d'un sommet le 10 janvier prochain entre la Russie et les États-Unis est sans doute un élément important à prendre en compte, les deux présidents ayant déjà échangé par téléphone sur le sujet durant la trêve de Noël.



Enfin, le début de la Présidence française de l'Union européenne (PFUE) au même moment devrait permettre à l'UE d'avoir son mot à dire, surtout que, le 10 décembre dernier, la première rencontre entre Olaf Scholz, qui vient de succéder à Angela Merkel en Allemagne, et Emmanuel Macron, qui sera probablement candidat à un second mandat présidentiel en France, s'est révélée prometteuse et a encore une fois montré que le couple franco-allemand continue d'avoir son importance dans le concert des nations. En cela, le 9 décembre, la présentation de ce que sera la PFUE par Emmanuel Macron est également porteuse d'espoir pour ce premier semestre 2022. Il faudra en tenir compte : le chapitre sur le chantier « Une Europe plus souveraine » est en effet porteur d'une ambition stabilisatrice qui ne se limite pas aux Balkans. C'est un enjeu fondamental. La diplomatie a donc encore un rôle à jouer pour aboutir à une issue pacifique à cette crise, d'autant plus que, depuis janvier 2022, Moscou a également des préoccupations dans sa zone d'influence en Asie centrale avec sa toute récente intervention au Kazakhstan.

Mutation des coopérations stratégiques et militaires au Sahel : le bal des armées bat son plein

Depuis novembre dernier, l'équilibre stratégique au Sahel est totalement bouleversé par le retrait des troupes françaises du sol malien. En effet, alors que les opérations Serval et Barkhane semblaient consacrer de fait « l'exclusivité » française aux opérations de maintien de la sécurité dans la région sahélienne, la prolifération de groupes terroristes et la montée de tensions interethniques ont achevé de convaincre les États africains qu'il fallait chercher la solution ailleurs.

Un double constat doit être fait au terme des huit années de présence militaire française au Mali et dans la région du Liptako-Gourma. Tout d'abord, l'instabilité et l'insécurité ne se régleront pas immédiatement par des moyens militaires, mais plutôt par une aide concrète au développement et une consolidation de l'appareil d'État. Ensuite, il est préférable pour le G5 Sahel de s'émanciper d'un unique parrain, c'est-à-dire la France. La présence militaire française est perçue, du côté sahélien, comme un moyen de s'assurer un rôle stratégique au niveau mondial, notamment en vue de conserver son siège permanent au Conseil de sécurité de l'ONU, mais aussi un moyen de sauvegarder ses intérêts économiques dans la région. La France a même été accusée de former des djihadistes séparatistes à Kidal par le premier ministre malien Chogel Kokamlla Maiga. Côté français, l'armée a également fait part

de ses impressions négatives, déclarant effectuer un travail qui ne les concerne en rien et qui devrait être accompli par les armées nationales, plus occupées à renverser leurs gouvernements qu'à combattre les terroristes. En bref, le divorce est consommé, et un appel d'air s'apprête à être comblé dans la région.

Cet appel d'air était censé, selon Paris, ne pas avoir lieu. Avait été mis sur pied par un consortium européen, la force Takuba, créée en 2020 dans le cadre de l'opération Barkhane, pour remplacer la seule armée française dans la région et aider le Mali à combattre les forces terroristes au Sahel. S'y ajoute également



l'Alliance Sahel, initiative militaire de l'UE présente depuis 2017, qui devrait gagner en importance. L'armée française ne quitte donc pas totalement le théâtre sahélien, mais les moyens investis vont drastiquement diminuer en raison de ce partage de la mission avec d'autres pays de l'UE.

C'est là tout le paradoxe de la présence des armées étrangères : moins le pays qui est intervenu a d'intérêts à protéger, moins il s'investira dans l'intervention. Pourtant, quelques candidats demandent à faire leurs preuves, et principalement deux pays dont la présence en Afrique est très récente : la Russie et la Turquie. Côté russe, la force Wagner est déjà présente au Mali, et après avoir montré son efficacité en Centrafrique, elle pourrait bien collaborer avec le nouveau gouvernement. Elle espère obtenir des concessions minières comme cela s'est déjà produit en 2018.



Côté turc, un accord militaire a déjà été signé avec le Niger en 2020 et une base pourrait possiblement y voir le jour. Mais la coopération va plus loin : en prenant en compte les problématiques plus larges du pays, la Turquie entend prendre part à une coopération plus centrée autour du développement et du commerce que de la sécurisation militaire. Le récent sommet Afrique-Turquie prévoit certes la fourniture d'équipements militaires turcs aux armées sahéliennes, mais se focalise plutôt sur l'aide au développement d'infrastructures ou même l'apport de 15 millions de doses de vaccins au continent.

Cette formule alliant à la fois sécurité pour le présent et développement pour l'avenir pourrait sérieusement jouer en faveur de la Turquie au Sahel, mais aussi sur le reste du continent africain.

* Elias Hebbar

Aujourd'hui
la Turquie



Édité et Distribué en France par Les Editions CVMag, 37 rue d'Hauteville 75010 Paris-France, Tel: 01 42 29 78 03 • Directeur de la publication : Hugues Richard • Rédacteur : Daniel Latif • Commission paritaire : 0723 | 89645 • www.aujourd'huiatourquie.com • alaturquie@gmail.com • Editeur en Europe : Les Editions CVMag • No ISSN : 1305-6476 • Les opinions exprimées dans les articles de notre journal n'engagent que leurs auteurs. Edition Turquie : Bizimavrupa Yay. Hiz. Ltd. Kadıköy, Moda Cad. 59 İstanbul • Tél. 0 216 550 22 50 • Genel Yayın Yönetmeni: Hossein Latif Dizadji • Sorumlu Yazışmaları Müdürü : Ahmet Altunbaş • Comité de rédaction / Yayın Kurulu : Hüseyin Latif (Président), Mireille Sadège, Haydar Çakmak, Yann de Lansalut, Ali Türek, Aramis Kalay, Berk Mansur Delipinar, Celal Büyüklüoğlu, Daniel Latif, Derya Adıgüzel, Doğan Sumar, Eren Paykal, Ersin Uçkardeş, Ezgi Biçer, Hugues Richard, İnci Kara, Kasım Zoto, Kenan Avcı, Kemal Belgin, Mehmet Erbak, Merve Şahin, Nami Başer, Nolwenn Allano, Onursal Özatacan, Richard Özatacan, Sinem Çakmak, Sühendan İlal, Sırma Parman, Camille Saulas, Nedim Gürsel, Zeynep Kürşat Alumur, Sati Karagöz, Bilge Demirkazan, Selçuk Önder, Meliha Serbes • Correspondant d'Izmir : Muzaffer Ayhan Kara • Publicité et la communication : Bizimavrupa / CVMag • Conception : Ersin Uçkardeş, Merve Şahin • Imprimé par Yıkılmazlar Basın Yayın Ltd. Şti. Evren Mah. Gülbahar Cad. No: 62/C Güneşli • Distribution : NMPP • Tous droits réservés. Aujourd'hui la Turquie est une marque déposée • ALT - Okur ve Yazır Temsilcileri Konseyi (CORELE): Kemal Belgin, Celal Büyüklüoğlu (Président), Erkan Oyal, Merve Şahin.

Bulletin d'abonnement

12 numéros 85 €

altinfos@gmail.com

Valérie Pécresse, la seule « véritable alternative » ?

Née Valérie Roux à Neuilly-sur-Seine un 14 juillet 1967, Valérie Pécresse a su déjouer lors de la primaire de la droite du 4 décembre les pronostics établis en devenant la candidate des Républicains (LR) pour la présidentielle. Celle qui occupe le poste de présidente de l'Île-de-France depuis 2015 se place désormais dans le peloton de tête dans les sondages, créditée de 17 % des intentions de vote selon le baromètre OpinionWay-Kéa Partners, se plaçant donc seconde ex æquo face à nulle autre que Marine Le Pen, derrière le président sortant. Malgré la fiabilité relative des sondages, l'apparition d'une nouvelle présidentiable mérite de se pencher sur son portrait de candidate.

Valérie Pécresse possède, comme nombre de politiciens français, un parcours personnel et académique brillant : elle apprend le russe et le japonais au cours de ses années de lycée, intègre HEC dont elle ressort diplômée en 1988 avant de rafler la deuxième place de la promotion 1990-1992 à l'ENA, à la suite de quoi elle occupe le poste de professeur de droit constitutionnel à Science Po Paris tout en étant membre du Conseil d'État jusqu'en 2015. En somme, Valérie Pécresse renvoie l'image d'une élève modèle, produit classique des familles bourgeoises intellectuelles qui ont déjà fourni de nombreux cadres à la France.

Ce milieu dont elle est issue semble également définir ses affinités politiques. En effet, elle prend la carte de l'UMP (Union pour un mouvement populaire) dès les élections législatives de 2002 durant lesquelles elle devient députée des Yvelines. Elle grimpe alors très rapidement les échelons, devenant secrétaire générale adjointe du parti la même année, conseillère régionale d'Île-de-France en 2004 puis ministre de l'Enseignement

supérieur en 2007 sous le mandat de Nicolas Sarkozy. C'est ce dernier qui sera son véritable mentor, lui donnant l'occasion de s'illustrer lors de la réforme de l'autonomisation des universités et pérennisant son poste, qu'elle ne quittera que pour devenir ministre du Budget lors de la dernière année du mandat de Nicolas Sarkozy.

Elle est également reconnaissante envers l'ancien président pour son soutien qui lui a permis de s'affirmer comme candidate de la droite aux élections régionales de 2015 en Île-de-France. Elle devient alors présidente de la région, abandonnant pour cela tous ses autres mandats et casquettes autres que celle, désormais, de candidate à la présidentielle. Ce n'est donc pas la première fois que Valérie Pécresse défie les sondages et s'impose de manière fulgurante au sein de sa propre formation politique. Elle a pourtant vocation à rassembler la droite, qui se trouvait en grande difficulté avant la primaire, mais qui semble aujourd'hui revigorée par cette candidature unique, contrairement à la gauche toujours plus

divisée. Valérie Pécresse revendique cette identité sarkozyste bien marquée à droite, et ne compte pas faire de concessions à l'électorat socialiste.

Cependant, au fil de ses interventions médiatiques, il a semblé qu'à trop vouloir réunir des visions disparates au sein de la droite classique, elle finisse par se retrouver à « faire le grand écart », pour reprendre les critiques adressées lors de son passage dans « le grand jury ». En tentant la conciliation de visions de l'extrême droite au centre, le programme de Valérie Pécresse finit par ressembler à une fusion entre ceux d'Emmanuel Macron et de Marine Le Pen : davantage d'heures de travail, un nouveau recul de l'âge de la retraite, une consolidation de la position au sein de l'Europe, mais aussi une limitation plus forte de l'immigration et une multiplication des postes de policiers et gendarmes.

Si la plupart des propositions sont directement reprises des programmes de ses anciens concurrents à la primaire, Éric Ciotti et Michel Barnier, on y retrouve une certaine veine écologique et même



sociale bien à elle, ce par quoi elle se distingue. Elle met également l'accent sur son statut de femme dans le rôle de candidat à une élection présidentielle – une situation inédite au sein de son parti. La volonté affichée de Valérie Pécresse de briser les barrières entre tendances a priori irréconciliables sera à la fois son meilleur atout et sa plus grande faiblesse pour réunir non seulement l'électorat de toute la droite, mais surtout le peuple français autour de sa candidature pour 2022.

* Elias Hebbar

À quel point la stratégie mélenchoniste fonctionnera-t-elle ?

Le parcours de Jean-Luc Mélenchon, de ses débuts au Parti socialiste jusqu'à sa campagne à la tête de la France insoumise pour l'élection présidentielle de 2022, témoigne d'une stratégie de longue date pour la conquête du pouvoir au niveau national. Alors, malgré sa réputation de « grande gueule », peut-il convaincre un nouvel électorat ? Quelles sont ses chances de battre Emmanuel Macron sans unité des forces de gauche ?

Une volonté ancienne d'entrer à l'Élysée

Jean Luc Mélenchon incarne déjà, par sa rupture avec le Parti socialiste après 32 ans en son sein, une gauche radicale. Sous les couleurs de la coalition du Front de Gauche, il fut candidat à la présidentielle de 2012. C'est alors qu'il a développé son programme qui présentait déjà des similitudes avec celui qu'il présente pour 2022 telles que l'augmentation du SMIC ou la sortie de l'OTAN. Si de nombreuses personnes résument l'homme politique à la France insoumise, on constate donc qu'il mène en réalité depuis déjà une dizaine d'années une stratégie de conquête du pouvoir au niveau national, et cette ancienté a une grande importance.

La critique d'une « grande maison » de la gauche

Depuis 2017, Jean-Luc Mélenchon tient sa ligne politique vis-à-vis de son électorat et de la population. Il s'oppose au quinquennat Macron et se focalise, avec les autres membres de la France insoumise, sur l'opposition parlementaire. Par conséquent, le candidat souhaite conserver un fil rouge défini durant sa

campagne, précisant lors de son meeting immersif à Nantes que son parti et lui-même « ne sont pas concernés par les mésaventures du centre gauche ».

Alors qu'en 2019 il proposait la fondation d'une « Fédération Populaire » et se montrait ouvert à un rapprochement des forces de gauche, il refuse aujourd'hui de participer à la Primaire Populaire ainsi que de s'unir avec le Parti socialiste, le Parti communiste français, Europe Écologie les Verts ou le Parti radical de gauche. Si pour certains des concessions auraient pu être faites autour

d'un but commun, créer une société écologique et sociale, le leader de la France insoumise refuse de céder sur certains points de son programme « L'Avenir en Commun » tels la retraite à 60 ans ou l'établissement d'une VI^e République afin de sortir du régime de « monarchie présidentielle ». Il critique donc cette vision d'une « grande maison » de la gauche, et explique qu'Anne Hidalgo ou Yannick Jadot « ne sont pas ses copains ».

Les divergences entre les différents partis sont pour lui insurmontables, et cette volonté d'union bien trop tardive. Jean-Luc Mélenchon souhaite donc s'imposer comme

le candidat de la gauche qui présente un programme et une figure de longue date, et mettre en place une vraie rupture avec le système libéral et capitaliste.

Comment battre Emmanuel Macron ?

Entre dérapages complotistes, personnalité dite « colérique » ou « trop extrême » et positions diplomatiques discutables vis-à-vis de la Russie et de la Chine, l'insoumis peine à dépasser les préjugés et à convaincre un nouvel électorat. Crédit de 10 % des intentions de vote, Jean-Luc Mélenchon est aujourd'hui en tête des candidatures de gauche, mais reste loin derrière Emmanuel Macron, Valérie Pécresse et Marine Le Pen. Ainsi, s'il balaye toute alliance partisane, Jean-



Luc Mélenchon souhaite rassembler « à la base » par l'intermédiaire de son parlement de campagne, l'Union populaire. En outre, la France insoumise souhaite s'élargir et fédérer autour d'un programme des militants, des syndicalistes, des intellectuels, des artistes ou encore des écrivains. La question est désormais de savoir si cet engagement fidèle à des idées de gauche paiera en avril 2022 et si cette volonté de clarté politique suffira pour remporter la présidentielle.

* Isis Marvyle

Restaurant et Hôtel, en plein cœur de la vieille ville d'Istanbul.

www.armadahotel.com.tr
0212 455 4 455



Rétrospective sur la politique étrangère française sous le mandat d'Emmanuel Macron

Alors que s'achève le mandat du président français sortant, l'heure est venue de faire le bilan de la politique étrangère telle qu'elle a été menée par Emmanuel Macron. Adeptes des déclarations-chocs et de l'initiative présidentielle reléguant presque l'appareil diplomatique au second plan, Emmanuel Macron a su faire remarquer sa politique et susciter des réactions partout dans le monde. Reste à savoir si ces pratiques auront un impact concret et durable, ou même si elles furent bénéfiques pour la France et son image à l'international.

Se réclamant du « gaullo-miterranéisme », Emmanuel Macron sut reprendre de ces deux personnages des caractéristiques importantes. On pourrait résumer par quelques concepts les points communs de ces personnages de ce côté : une présence médiatique césarienne, ritualisée, des interventions remarquées aux citations emblématiques, une distanciation vis-à-vis des États-Unis couplée à une prise en main énergique de l'Europe et un intérêt accru pour les affaires africaines. C'est à partir de ces éléments qu'il faut analyser le mandat géopolitique d'Emmanuel Macron.

Tout d'abord, en ce qui concerne le président en tant que figure étatique, Emmanuel Macron reprit pour beaucoup en cela la figure du général de Gaulle, en prenant seul la plupart des initiatives diplomatiques. D'après Michel Duclos, ancien diplomate, le Quai d'Orsay a été laissé de côté au cours du quinquennat, et le gouvernement a été largement aux manettes de la politique étrangère. Il n'aura pas échappé que Jean-Yves Le Drian n'a pas l'aura, le charisme ou le côté entreprenant d'un ministre des Affaires étrangères comme Dominique de Villepin. C'est d'ailleurs probablement l'une des raisons pour laquelle celui-ci a

été choisi et a survécu jusqu'ici à tous les remaniements ministériels.

Le chef de l'État n'a donc pas été très proche du corps diplomatique, préférant gérer par lui-même les dossiers auxquels il tenait et déléguer ceux qui lui importaient moins. Ses réformes administratives visant à ouvrir la haute fonction publique ne vont pas améliorer la situation du corps diplomatique. En effet, il est prévu de changer totalement les statuts de plus de 6 000 hauts fonctionnaires pour les fusionner au sein d'une même entité nommée « administrateurs d'État ». De ce fait, la fonction diplomatique ne serait plus un métier à elle seule, mais simplement une fonction de ces administrateurs plus dilettante.

Cette réforme est symptomatique d'un des aspects de la politique macronienne, à savoir la transformation d'une politique en apparence interne en affaire à portée internationale. C'est une autre des raisons de la mise à l'écart du Quai d'Orsay : la politique gouvernementale restant à la discrétion dudit gouvernement, ses potentielles retombées étrangères sont également prises en main par ce dernier. Un exemple concret serait celui du projet de loi sur les « séparatismes » et l'affaire Samuel Paty, pour lesquels les déclara-

tions du gouvernement français ont suscité des réactions allant du scepticisme à l'hostilité du Canada au Bangladesh.

À cela s'ajoutent les déclarations du président au Liban et son conflit par médias interposés avec le président Erdoğan, qui ont achevé de dégrader l'image de la France au Moyen-Orient et dans le monde musulman. Face aux pays anglo-saxons, là encore, Emmanuel Macron a suivi la voie du général de Gaulle en mettant une distance avec ces derniers, adressant des piques à l'Amérique via son « Make our planet great again » ou son constat de la « mort cérébrale » de l'OTAN, voire en se brouillant franchement comme dans l'affaire AUKUS ou sur le dossier des zones de pêche dans la Manche.

C'est qu'il s'inscrit dans une dynamique résolument européenne : se voulant défenseur de la Grèce dans le conflit en mer Égée et champion de la mutualisation des dettes lors de la pandémie de la Covid-19, il a su se présenter comme le leader naturel de l'UE avant même d'en prendre la direction effective le 1^{er} janvier 2022.

Pour finir, face à l'Afrique, Emmanuel Macron a plutôt repris de Mitterrand que de De Gaulle, notamment dans les discours. Ayant très tôt qualifié la colonisation de « crime contre l'humanité », il a également



critiqué la trop forte implication de la France dans la gestion du franc CFA et a partiellement dégagé l'armée française du Sahel. En cela, le président est peut-être celui qui annonce la fin de la France telle que nous la connaissons. Il ne se distingue pas de Mitterrand en ce que les intérêts économiques des entreprises françaises ne sont, pour l'instant, pas remis en question. Cependant, Emmanuel Macron désire doter la France d'une nouvelle image en prônant le multilatéralisme et la souveraineté populaire.

Le bilan de la politique extérieure macronienne est à l'image de celui qui a voulu incarner une certaine tradition présidentielle tout en brisant les codes. Le résultat est inégal, tiraillé entre la volonté d'avoir une France leader éclairé du monde, tout en s'isolant davantage sur le plan international. On peut prêter au président les meilleures intentions quant à ses déclarations et réformes entreprises face à la diplomatie, il n'en demeure pas moins qu'une certaine maladresse se trahit dans chacune de ces dernières : c'est que vouloir porter à la fois les costumes du général de Gaulle et de François Mitterrand doit parfois peser lourd sur les épaules.

* Elias Hebbar

Chow, la combattante de la liberté derrière les barreaux

Chow Hang Tung, l'une des plus grandes figures du mouvement prodémocratie à Hong Kong, a été condamnée, le 4 janvier 2022, à 15 mois de prison pour avoir incité à participer à la veillée mémorielle en hommage aux victimes du massacre de la place Tiananmen. Une condamnation qui immortalise la « terreur blanche » de Pékin.

La figure du mouvement prodémocratie condamnée

Chow Hang Tung, militante prodémocratie hongkongaise, a écoupé de 15 mois d'incarcération pour avoir incité à participer à un rassemblement en hommage aux étudiants chinois massacrés par les autorités sur la place Tiananmen le 4 juin 1989.

« Cette condamnation est à recontextualiser dans le programme réactionnaire de Xi Jinping », affirme Zeno Leoni, expert en politique chinoise au King's College à Londres. « Ces dernières années, et surtout ces derniers mois en Chine, nous avons assisté à une série de mesures de répression, qui révèlent que Xi Jinping essaie tant bien que mal de désoccidentaliser la Chine, en particulier dans des domaines où il pense qu'il pourrait y avoir

des vulnérabilités – par exemple, la presse militante ou les mouvements protestataires qui véhiculent des idées étrangères à Hong Kong, ou même, des personnes menant un style de vie trop occidental et libéral selon lui », ajoute-t-il.

Trop occidentale dans ses idées, c'est sans doute la façon dont Chow est perçue par le gouvernement de son pays. Militante de 36 ans, avocate de profession et ancienne vice-présidente de l'Alliance — une ONG désormais dissoute qui, depuis trois décennies, tentait de préserver le souvenir du massacre —, elle avait été arrêtée le matin même de la veillée interdite depuis la loi sur la sécurité nationale de 2020.

Sur les 15 mois d'emprisonnement, cinq se confondront avec la peine précédente. Elle devra donc purger un total de vingt et un mois de prison pour avoir appelé les Hongkongais à répondre à « un devoir de conscience » aux chandelles annuelles.

Hong Kong, un poison démocratique

Depuis le début des années 2000, la Chine est devenue la scène d'une série de répressions politiques en s'enfonçant dans un régime totalitaire. Pour une

partie du peuple chinois, il y a de quoi être fier : une montée en puissance du parti communiste couronné de pouvoir à tous les niveaux depuis son accession au pouvoir en 1949. Mais à Hong Kong, c'est la liberté qui est mise à terre. Liberté de protester, liberté de presse, liberté académique... Toutes sont étouffées sous une succession de lois dont le gouvernement se réjouit haut et fort,

et ce même sur la scène internationale. Alors, après une série de répressions à l'égard des partisans du mouvement prodémocratie, un nouveau coup dur est venu empoisonner ce que représente la liberté tant espérée par les Hongkongais, et encourager ce que le gouvernement qualifie de « chasse aux agents à la solde de l'étranger ».



Selon Éric Meyer, fondateur du podcast « Les Chroniques d'Éric », auteur de la bande dessinée « Robinson à Pékin » et ancien correspondant en Chine de 1987 à 2019, Hong Kong témoigne d'une histoire que le régime communiste tente tant bien que mal de réécrire. « C'est une population qui a été formée par les Anglais pendant un siècle et demi à être beaucoup plus efficace que les Chinois de Chine », déclare-t-il. « Cette soif de démocratie, elle est ancrée dans la culture de Hong Kong. Si la Chine croit qu'avec 15 mois de prison, les militants vont être brisés et apeurés jusqu'à ce qu'ils deviennent aussi dociles que le reste du peuple, moi je n'y crois pas ».

Autrefois considérée comme l'une des villes les plus libres du monde, Hong Kong apparaît désormais, aux yeux du pouvoir chinois, comme un poison démocratique absolu qu'il faut dompter. Et c'est dans la répression, la menace, la censure et la peur que sa stratégie politique baigne.

* Nada Abou el Amaim



Dr. Hüseyin Latif

Docteur en histoire
des relations
internationales

Et voilà. Je suis de nouveau à Paris. Dès que je suis descendu de l'avion, j'ai dû effectuer un passage obligatoire et rapide par le contrôle sanitaire et recharger ma carte Navigo. Une heure et demie après l'atterrissage, j'étais chez moi.

J'ai déposé mon sac et je suis sorti rapidement pour me rendre dans l'une de mes librairies préférées. À Paris, j'affectionne particulièrement trois librairies. La première est celle de mon quartier. C'est un jeune homme qui exploite la *librairie des Batignolles*. Néanmoins, j'aime aussi flâner entre les rayons emplies de livres de la *librairie de Paris*, Place de Clichy. Je fais de même dans celle qui se trouve juste à côté du Café de Flore, mon endroit préféré à Paris, soit à *L'Écume des pages* sur Saint-Germain-des-Près. Je tourne toujours entre ces trois officines... Ce que j'aime à la *librairie de Paris*, c'est que, devant chaque nouveauté, il y a une petite carte qui donne l'avis d'un lecteur ou d'une lectrice qui travaille dans la librairie. J'adore ce concept !

Bien entendu, il m'arrive d'être obligé d'acheter un ou deux livres à la Fnac, une entreprise qui a bien changé en trente ans. Tout a commencé avec l'accident d'avion dans la nuit du 4 au 5 février 1987 dans l'ouest du Cameroun durant lequel Michel Baroin, alors président de la Fnac, a trouvé la mort. C'est à partir de là que le statut de la Fnac a commencé à changer. Aujourd'hui, la Fnac n'a plus rien à voir avec celle des années 1980.

Revenons sur ma première journée à Paris. Je me suis précipité à la *librairie de Paris*. Je me suis saisi d'« *Anéantir* »,

Au fil des librairies parisiennes...

le dernier livre de Michel Houellebecq, dont les exemplaires étaient empilés à plusieurs endroits du magasin comme à Ikea. Pour un très beau livre, il faut bien une bonne technique de vente. J'ai lu toutes les œuvres de Michel Houellebecq, et j'écrirai sûrement sur ce dernier livre dès que je l'aurai terminé.

Ensuite, je me suis dirigé vers le libraire qui discutait avec une cliente. J'ai attendu mon tour, mais leur discussion était interminable ! Heureusement, un autre vendeur est arrivé. Je lui ai posé ma question : où puis-je trouver les livres de Dany Laferrière ? En même temps, je lui ai montré l'écran de mon iPhone dans lequel se trouvait une liste des achats que j'avais prévu d'effectuer à Paris — inscrire ce genre de choses me permet de ne pas avoir à me répéter en raison de mon accent. Je voulais deux livres de ce grand écrivain et académicien haïtien : « *L'exil vaut le voyage* » et « *Sur la route avec Bashō* ». Le vendeur est allé regarder sur un ordinateur qui se trouvait un peu plus loin pour finalement m'annoncer ce que je ne voulais pas entendre : il avait bien le second, mais le premier était épuisé et ne pouvait pas être commandé. Finalement, j'ai acheté quatre livres des cinq que je voulais me procurer.

Le lendemain, après un rendez-vous au Café de Flore où j'ai retrouvé une amie, je me suis rendu à *L'Écume des pages*. C'est là qu'un aimable vendeur m'a informé que je pourrais trouver « *L'exil vaut le voyage* » à *La Procure*, une librairie que je connais bien à côté de Saint-Sulpice. J'ai finalement obtenu ce que je désirais.

J'aimerais acheter encore au moins une vingtaine de livres. Mais mon budget ainsi qu'un manque de place et des difficultés de transport m'en empêchent. J'aime que ma bibliothèque déborde de livres. J'aime en avoir sur mon bureau et sur la table basse au beau milieu de mon salon afin de m'en saisir dès que j'en ai envie.

En sortant de la librairie, j'ai observé les couvertures des magazines affichées sur les vitrines des kiosques. Celle d'*Alternatives Économiques* m'a attiré avec ses couleurs et le visage d'un Macron vaincu, ramassant ses affaires pour quitter l'Élysée sans savoir où aller... C'est un magazine très sérieux qui a d'abord été édité à Quetigny, près de Dijon, ville où j'habitais alors que j'ai été éditeur de magazines pendant plus de 15 ans.

La couverture du numéro de janvier 2022 d'*Alternatives Économiques* a donc attiré mon attention avec son gros titre : « *Macron, le bilan* » et cette image d'Emmanuel Macron avec son carton qui n'arrive pas à croire à son départ de l'Élysée. Observons la couverture en détail. Derrière Emmanuel Macron se trouve son bureau sur lequel est présent un imposant virus rouge qui ressemble à une

bombe. Derrière ce même bureau, il y a un gilet jaune jeté sur la cheminée. À droite, sur le mur, on peut lire un graffiti avec cette « petite phrase » du président sortant : « *pognon de dingue* ». Je n'arrive pas à oublier ce mot sorti récemment de la bouche du président : « *emmerder* ». Emmerder qui ? Et pourquoi ? Je déteste la vulgarité. Au début, j'ai préféré penser qu'il y avait eu une erreur



de retranscription, car dans un café ou dans la rue, de tels propos mériteraient une bonne correction. Cela signifierait-il la fin des libertés dans un pays qui a pourtant érigé cette valeur comme symbole depuis 1789 et l'a porté au niveau mondial tout en influençant plusieurs intellectuels turcs tels Ziya Paşa, Namık Kemal, Tevfik Fikret et enfin Mustafa Kemal Atatürk ? J'ai continué à réfléchir à cette question autour d'une galette des rois achetée chez Damiani.

J'ai également repensé à la réussite d'Önder Karaveli qui a remporté avec Beşiktaş cinq victoires, trois matchs nuls et une défaite en neuf matchs. Il a aussi réussi à décrocher un trophée en une très courte période. Ainsi, le jeune entraîneur a fait gagner plus de 1,1 million d'euros en seulement neuf matchs alors que son salaire sur deux mois ne s'élève qu'à 1 000 euros nets... Il est pourtant bardé de diplômes et détient la licence de l'UEFA. Il a donc tout le bagage nécessaire ainsi que le talent pour diriger un grand club. Bien entendu, les médias sportifs ne chôment pas ; ils s'entêtent à dire que tout va bien, mais que Beşiktaş devrait de doter d'un entraîneur étranger pour lequel il faudrait déboursier trois millions d'euros par an. En attendant, personne n'évoque l'idée d'augmenter l'actuel entraîneur du club stambouliote malgré ses exploits... Enfin, rappelons qu'actuellement au moins trois entraîneurs de la super ligue de Turquie travaillent sans la licence de l'UEFA ou tout autre diplôme.

« Voyage en Iran. En attendant l'Imam caché » par Nedim Gürsel

L'auteur à succès Nedim Gürsel nous invite à explorer en ce début d'année la vie quotidienne iranienne à travers son dernier livre « *Voyage en Iran. En attendant l'Imam caché* », traduit du turc par Pierre Pandélé et publié aux éditions Actes Sud.

Ce récit est une traversée des paysages iraniens, de Chiraz à Meched, d'Ispahan à Persépolis et Téhéran en passant par le golfe Persique. Et bien que ce long voyage soit centré sur les capitales et les lieux saints, les souvenirs de l'auteur infléchissent parfois ce livre vers une partition d'influences, de miroirs culturels et politiques en écho à ceux de son pays, la Turquie. Ainsi, et au-delà d'un portrait géographique et humain de l'Iran, l'essentiel des références de Nedim Gürsel est avant tout littéraire.

Diplômé du lycée Galatasaray et passionné de littérature depuis son adolescence, les écrits de Nedim Gürsel ont commencé à paraître dans les



revues littéraires à partir de la fin des années 1960. Celui qui a étudié la littérature française moderne à la Sorbonne a terminé son doctorat dans le domaine de la « littérature comparée » avec une thèse sur Louis Aragon et Nâzım Hikmet. Parallèlement à ses activités académiques, il a écrit des articles pour divers organes de presse, dont *Le Monde*, *Cumhuriyet* et *Milliyet*. Figure emblématique de la littérature turque contemporaine, auteur d'une quarantaine de romans, nouvelles, essais et récits de voyage, Nedim Gürsel a également enseigné la littérature turque à la Sorbonne et fut directeur de recherche au Centre de recherche scientifique en France (CNRS). Il est membre de la PEN Writers Association, de la Paris Writers House et de la Mediterranean Academy.

Doğan Şahin : Les îles des Princes et Bostancı orphelins



C'est avec une profonde tristesse que nous avons appris le décès de Monsieur Doğan Şahin qui a dirigé avec succès la confiserie familiale « Hacı Bekir ». Doğan Şahin était un passionné de la mer. Nous ne le verrons plus sur son Jet Ski dans les eaux bordant les îles des Princes ou le quartier de Bostancı. Homme d'affaires, ingénieur et grand sportif, Doğan Şahin a fait partie des équipes de voile, de football et d'aviron de l'ITU entre 1950 et 1954. Il s'est ensuite tourné vers la natation, domaine dans lequel il s'est particulièrement illustré. En effet, celui qui a connu le succès dans

diverses branches a, en 1961, traversé la Manche à la nage en 14 heures et 21 minutes (le meilleur temps de la Turquie), décrochant ainsi le titre de « Conquérant de la Manche ».

Ce nageur de renommée mondiale a battu de nombreux records en natation. À ce titre, Doğan Şahin fut membre du Comité national olympique turc et vice-président du comité technique et du comité d'organisation du festival de natation longue distance et de sports nautiques du TOC. *Aujourd'hui la Turquie* présente ses condoléances à tous les membres de la famille d'Hacı Bekir.



Eren M. Paykal

Les chefs de Saint-Joseph (2)

Voici notre deuxième volet concernant les chefs de Saint-Joseph, mais en présence d'une cheffe cette fois-ci. J'aimerais vous présenter un endroit exceptionnel, « Not A Morning Person », situé à Caddebostan dans le quartier de Kadıköy, à Istanbul. C'est un jeune couple, constitué de Mme Deniz Soyaslan Akkor et de M. Yiğit Can Akkor, qui est le maître des lieux.

Pouvez-vous nous parler de vous ?

Deniz : Le chemin qui nous a menés ici, Yiğit et moi, est assez compliqué. J'ai terminé mon cursus à Saint-Joseph en 2009. J'ai par la suite fait une double maîtrise de sociologie et de psychologie et j'ai travaillé un certain temps dans l'organisation de concerts. J'ai poursuivi ma carrière dans le département marketing et communication ainsi que comme experte en couleurs dans une compagnie internationale.

Yiğit : Je suis également diplômé de Saint-Joseph, mais je suis issu de la promotion de 2008. J'ai obtenu une maîtrise en Histoire après des études universitaires en sciences politiques. Cela faisait des années que nous voulions avec Deniz ouvrir notre propre établissement. C'est surtout en préparant ma thèse que j'ai réalisé que je voulais faire autre chose de ma vie. J'ai donc commencé le programme de cuisinier professionnel au sein des Arts culinaires.

Deniz : Je n'oublierais jamais quand il m'a dit : « Un jour, nous ouvrirons sans doute notre restaurant, mais il faut qu'au moins l'un de nous sache cuisiner ».

Yiğit : J'ai réalisé mon stage au Divan Brasserie d'Erenköy. Par la suite, j'ai eu l'occasion de faire mes armes au sein de divers établissements : Eataly, Ristorante Italia di Massimo Bottura, Do&Co « flying chef » et Socrates Bistro. Finalement, à la fin de 2019, nous nous sommes dit que nous étions prêts à ouvrir notre propre établissement. Celui-ci a été inauguré en juin 2020.

Je vous en félicite ! Où se trouve votre restaurant ?

Yiğit : « Not A Morning Person » se situe sur la rue qui longe la côte, à Caddebostan. Comme l'on dit en turc : Caddebostan Sahil yolu. Notre restaurant est très vite reconnaissable, car on aperçoit notre grand parapluie jaune dès le début du chemin.

Pourquoi avoir choisi comme nom « Not A Morning Person » ? C'est intéressant et insolite à la fois.

Deniz : La réponse est simple. Dans mon ancien emploi, mes collègues estimaient que je n'étais « pas du matin ». Ils disaient : « Si l'on demande quelque chose à Deniz avant 10 heures, vous n'êtes jamais certains qu'elle réponde ». Et, en effet, les matins, ce n'est pas mon truc...



"Ehh Benedict !" et "Oeuf & Pancake"

Quand nous avons commencé à réfléchir au nom, au menu et au concept de notre restaurant, je travaillais encore dans le marketing. Un matin gris, alors que j'effectuais le chemin entre Kadıköy et Istinye, je me suis dit : « Nous allons ouvrir un restaurant qui fait la part belle aux petits-déjeuners, mais ni moi, ni Yiğit, ne sommes du matin... Alors pourquoi pas ce nom ? » Cette appellation prend donc une signification particulière quand on observe nos yeux endormis au petit matin...

Nous avons aussi une abréviation : N.A.M.P.

Qu'est-ce qui vous a poussé à vous lancer dans cette aventure ?

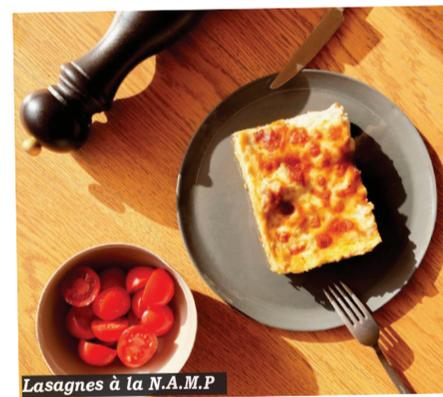
Deniz : La cuisine représente une part importante de ma culture familiale. Mon grand-père était l'un des premiers à cuisiner des mezzes à Moda où il tenait le « Çınar Meze Evi ». Malheureusement, je n'ai pas connu cette époque, mais une cuisine délicieuse était une priorité dans ma famille.

Yiğit : Nous sommes en couple depuis 13 ans. Cela fait autant de temps que nous cherchons LE plat délicieux. Si nous l'offrons avec un service chaleureux et de qualité, nous en sommes très heureux. À chaque fois, nous nous disons : « nous pourrions faire mieux » ou « c'est parfait, nous devrions le refaire à l'identique ».

Avant l'inauguration de N.A.M.P., nous avons décidé de proposer les plats qui nous procuraient du plaisir et avec les meilleurs produits que nous pouvions nous procurer. Par exemple, alors que nous n'avions pas trouvé une recette d'œufs à notre goût, nous avons pensé à élaborer notre propre version...

De quoi se compose votre menu ?

Justement, il est à base d'œufs et nous préparons plusieurs plats pour accompagner le petit-déjeuner. Nous avons également des menus pour le déjeuner avec des bols, des lasagnes et surtout,



Lasagnes à la N.A.M.P

M. Yiğit Can Akkor, Mme Deniz Soyaslan Akkor, Eren M. Paykal
Caddebostan, Kadıköy, janvier 2022

sur demande, notre fameux osso buco. Nos desserts ne sont pas mal non plus. Selon les demandes de nos clients, nous concoctons aussi des gâteaux. Je vous invite à découvrir notre menu sur www.nampkitchen.com.

Quels sont vos plats les plus réputés ?

Le « burrito du petit-déjeuner », nos « œufs & pancakes », ce que l'on appelle « Le plat chaud », « Not Croque » qui est inspiré du croque-madame, nos œufs Bénédicte à la N.A.M.P. : « Ehh, Benedict » ! Il y a également un petit-déjeuner qui fait échos à notre enfance et qui a beaucoup de succès : les œufs-pommes de terre. Chaque matin, notre four fournit également des biscuits frais. Les œufs brouillés No :1, No :2 et Drop sont servis avec ces biscuits et sont très appréciés.

Mais nous insistons aussi sur notre plat de lasagnes. Au début, nous les proposons seulement le week-end. Mais, en raison de son succès et d'une forte demande, nous les avons incluses dans notre menu quotidien. Nos desserts « San Sebastian », « Naomi », « Brownie-cookie au café et cardamome » sont aussi très appréciés. Les commandes de gâteaux sont également très fréquentes.

Quelles sont vos ambitions ?

Nous voulons continuer à proposer des plats de saison et adaptés à notre géographie. Par conséquent, nous renouvelons régulièrement notre menu. Si les conditions nous le permettent, nous souhaiterions ouvrir des restaurants éphémères dans d'autres villes. Par exemple, au printemps et en été, nous pensons servir des plats à base de produits locaux dans le sud du pays.

Je vous remercie chers amis.

Quant à vous, il ne vous reste qu'à découvrir une cuisine savoureuse et de jeunes gens fort sympathiques à cette adresse :

www.nampkitchen.com

Instagram : @nampkitchen



Ali Türek

Sur la langue

Il y a à peine un siècle, une révolution linguistique s'opérait en Turquie. La simplification dans la langue était le mot d'ordre ; le turc pur était son but ultime...

Je me suis toujours posé cette question que j'aurais aimé pouvoir adresser à des arrière-grands-parents : comment fait-on pour tout changer ? Comment s'adapte-t-on, du jour au lendemain, à transcrire nos pensées, nos mots, nos sentiments avec de nouveaux signes ? Même si l'histoire de la réflexion sur des réformes de la langue date de bien avant la fondation de la République, l'ampleur des nouvelles réformes linguistiques entreprises par le nouveau régime républicain dans les années 1920 était titanesque.

Au point de changer profondément la face du pays...

Sous l'ère républicaine, une première étape fut marquée par la loi du 3 mars 1924 portant sur l'unité de l'enseignement. On assurait ainsi une éducation nationale séculaire. Ensuite venait l'étape du changement d'alphabet en 1928, mis en place en l'espace de dix-huit mois. Autant dire en un rien de temps...

Pour comprendre « la folie » de ce projet de modernisation, il suffit de regarder l'ampleur du phénomène. En ce court laps de temps, les caractères graphiques de l'ancien alphabet disparaissent non seulement des livres imprimés et des manuscrits, mais également de tout l'espace public. L'école publique et la

presse écrite devenaient les vecteurs par excellence de sa diffusion. En 1928, la Turquie comptait 13,6 millions d'habitants et seulement 1,5 million d'entre eux savait lire et écrire, représentant ainsi 10,6 % de la population. Après une grande mobilisation à travers le pays, quand on regarde les taux très élevés d'alphabétisation que nous avons aujourd'hui, c'est indiscutablement une réussite.

Par ailleurs, si ce changement d'alphabet constituait le premier acte d'une modernisation sociale interventionniste, il ne fut pas le seul. Quelques mois après, en juillet 1932, un institut d'étude sur la langue turque était fondé avec pour mission de simplifier la langue de toute influence étrangère. Puis, en juin 1934,

une loi sur les noms de famille a été adoptée en vue d'amener le système de nomination européen en Turquie.

Durant ces quelques années, le nouvel alphabet est ainsi allé de pair avec la simplification de la langue, la suppression de l'influence des langues étrangères et l'établissement d'une langue standard officielle. Les réformes ont ainsi cherché à séculariser l'espace public, à répondre aux nécessités d'une société moderne, mais également à réduire la différence entre la langue des érudits et la langue parlée par le peuple.

Ce n'est pas pour rien que, des années après, cette période est souvent reconstruite comme la période de la Révolution linguistique. Qui plus est, elle est irréversible...



Derya Adıgüzel

Présentation : le pouvoir des mots

En affaires, tout le monde fait des présentations, la plupart du temps sans s'en rendre compte. Une présentation d'entreprise n'est pas nécessairement un diaporama. En termes simples, c'est ce que vous faites pour « convaincre » votre interlocuteur, quelle que soit la méthode que vous choisirez pour éclairer, révéler ou expliquer.

Il peut s'agir d'un discours sans regarder vos notes, d'une narration à l'aide d'un diaporama, d'une démonstration, d'un spectacle sur scène ou d'une performance d'ensemble. Il s'agit purement et simplement d'un effort de vente. « Voilà ce que je vous présente. En voudriez-vous ? » Voici à quoi se résume ce qui doit être fait à cet effet.

Le pouvoir des mots est considérable. Et ils sont encore plus puissants lorsqu'ils sont combinés avec des présentations qui soutiennent le but. En les utilisant, nous pouvons réaliser une vente, obtenir un emploi, avoir un impact, devenir célèbres ou même changer le cours de l'Histoire. Donc, passons en revue quelques exemples de réussites notables et voyons comment vous pouvez percevoir la valeur et le succès d'une bonne présentation.

Le mot « présentation » évoque souvent quelqu'un devant un écran où défilent des images et des mots qui peuvent être lus afin qu'ils s'inscrivent davantage. Si nous revenons aux bases : pourquoi faire une présentation ? On peut avoir l'impression que cela relève seulement de l'information, mais la raison est certainement d'amener le public à accepter votre proposition, votre logique et votre solution à un problème. Le présentateur doit être convaincant pour que cela se produise, et il y a ici un processus réciproque. L'assistance appréciera le présentateur et adoptera sa logique dans la mesure où ce dernier adapte son offre à leurs besoins ou à leurs intérêts. Divertir, voire impressionner, ne suffit pas pour changer une façon de penser, une attitude ou un comportement.

Les Grecs de l'Antiquité appréciaient l'art oratoire. Deux maîtres en la matière, Eschine et Démosthène, ne doivent jamais être oubliés. Eschine était un orateur plutôt flamboyant, mais un peu froid, qui n'a jamais réussi à devenir l'un des leaders du mouvement indépendantiste athénien face au père d'Alexandre le Grand, Philippe de Macédoine. Démosthène, orphelin dès ses sept ans, a, le jour de sa majorité, décidé de poursuivre ses tuteurs qui lui avaient confisqué son héritage. S'il avait un bégaiement prononcé, il a réussi à surmonter son handicap en remplissant sa bouche de cailloux et en se promenant sur la plage. De cette façon, il a développé sa rhétorique. Son procès contre ses « protecteurs » remporta un tel succès qu'on le poussa à se lancer en politique. Il a d'ailleurs rivalisé avec Eschine pour obtenir la direction du mouvement anti-philippin. C'était là la différence. Quand Eschine parlait, les gens disaient : « Comme il parle bien. » Mais quand Démosthène prenait la parole, on s'exclamait : « Marchons sur Philippe de Macédoine ! » Alors, que préférez-vous : des applaudissements ou l'action ?

Une présentation qui aboutit à l'action souhaitée est une réussite. Une présentation qui n'attire que des applaudissements est souvent un échec. Si votre public déclare que « c'était une excellente présentation », c'est qu'il vient de regarder une performance, mais c'est tout.

Une bonne performance dans une pièce de théâtre ou à l'écran rend les personnages crédibles. Vous ne voulez pas prêter attention aux techniques de jeu. Alors c'est bien d'être loué, mais ce n'est pas le but. Il existe un très bon dicton : vous n'avez pas besoin d'être un penseur original et créatif si vous pouvez vendre ce que vous produisez. On ne doit pas s'attendre à ce que la direction reprenne une bonne idée à moins qu'elle ne soit présentée par un bon vendeur.

La Turquie et l'Afrique du Sud, des partenaires de choix hier comme aujourd'hui

Le 15 décembre, l'ambassade de Turquie à Pretoria annonçait sur son compte twitter l'attribution récente de la nationalité turque aux descendants d'Ebubekir (ou Abubakr) Efendi, cadî ottoman envoyé par la Sublime Porte au Cap par le sultan Abdülaziz en 1862 pour répondre aux besoins de la communauté musulmane locale. Cet acte montre que les rapports de la Turquie à l'Afrique, même subsaharienne, sont bien plus anciens que 2005 et la fameuse « Année de l'Afrique » du premier ministre Davutoğlu. Parmi les pays du continent, l'Afrique du Sud occupe une place de choix.

Les rapports de la Turquie avec l'Afrique du Sud ont longtemps transité par la religion, grâce au statut de calife du sultan ottoman. Les musulmans sud-africains sont principalement, au XIX^e siècle, des noirs d'Afrique ou des Malais et Indonésiens affranchis, ne relevant donc aucunement de la juridiction ottomane. Cependant, leur nombre croissant — ils forment un tiers de la population de la colonie du Cap en 1840 — couplé à leur isolement du reste du monde musulman fait rapidement du calife un interlocuteur privilégié pour cette communauté.

Dès 1855, Abdülmecid Ier finance la construction de la seconde mosquée de Port Elizabeth, la Masjid ul Akbar, supposée pallier le manque de places de la précédente pour la prière du vendredi. En 1862, le fameux Ebubekir Efendi, juriste éminent descendant des Quraychites, est envoyé pour y encadrer et éduquer les fidèles. Sous son impulsion et sous celles de ses descendants et élèves, de nombreuses mosquées et medrese sont ouvertes en Afrique du Sud. En 1884, c'est le sultan Abdülhamid Han qui finance l'édification de la mosquée Nur-ul Hamidiye au Cap. Cette dernière vient récemment d'être restaurée et complètement redécorée par la TIKA, l'agence de développement et de coopération turque, qui gère de très nombreux projets en Afrique. Elle a, dans la foulée, totalement réaménagé le cimetière musulman de Tuan Guru où est enterré Ebubekir Efendi, faisant suite à une promesse faite en 2005 par Recep Tayyip Erdoğan lui-même à Kemal Effen-di, petit-fils de l'ancien cadî. Ce dernier



s'est félicité des rapports entre la Turquie et l'Afrique du Sud. En déclarant parler au nom de nombreux Sud-Africains, le président turc a souligné que l'ouverture d'une antenne de la TIKA était très attendue, de même que celle d'un institut Yunus Emre, réalisée en 2017.

La coopération entre Ankara et Pretoria ne se limite donc pas à la religion, ni même au domaine culturel. En effet, l'Afrique du Sud est le premier partenaire économique de la Turquie en Afrique subsaharienne, avec un volume d'échange qui s'est décuplé de manière fulgurante ces derniers mois. Les exportations d'Ankara dans le pays représentaient 117 millions de dollars pour le simple mois d'octobre 2021. Ces investissements ont d'ailleurs vocation à être de nouveau multipliés dans les années à venir si la réalisation d'accords avec l'AfCFTA, la zone

de libre-échange africaine dont fait partie l'Afrique du Sud, aboutit comme prévu lors du dernier sommet Turquie-Afrique. Pour finir, l'Afrique du Sud cherche aujourd'hui à diversifier ses approvisionnements en vaccins. Elle pourrait donc être fortement intéressée par la distribution de Turkovac promise lors du sommet, en attendant de développer son propre vaccin, projet pour lequel elle a fait appel à une coopération internationale. Ont déjà été invités les autres membres des BRICS, pendant que l'UE et l'OMS financent le projet. Quant à la Turquie, sa possible implication serait là encore une occasion rêvée d'approfondir ses rapports avec ce partenaire privilégié.

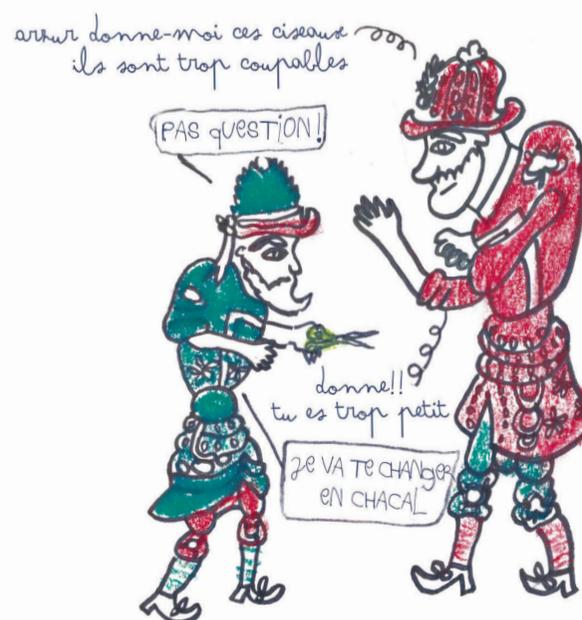
* Elias Hebbar

Ateliers manuels dans le quartier de Moda, à Kadiköy

Ibrahim et Çiğdem ont chacun leur atelier. Ils proposent ensemble des ateliers de céramique, d'aquarelle, de sculpture et de conception d'objets en béton, en cuir ou en bambou. Ils accueillent des groupes, d'adultes ou d'enfants, de tous



les niveaux. Si vous ne parlez pas turc, vous pouvez demander un interprète qui vous guidera tout au long de l'atelier. Vous pouvez les contacter et découvrir leur contenu sur Instagram @abrahammatolye / @hyggesanatolyes



La saga de Kona. Les confinés du dimanche





Meliha Serbes

MODE

(Suite de la page 1)

Après les vêtements en laine de coton, la soie a commencé à être utilisée dans la capitale Bursa lorsque l'Empire ottoman a été établi. Du XIV^e siècle au XV^e siècle, des auberges telles que Ipekhan et Beyhan ont été créées, la production a augmenté et le commerce s'est développé, tandis qu'un certain nombre de contrôles et de lois ont été établis. Des ateliers séparés ont été créés afin de desservir le grand public et le palais.

Les sultans portaient des tissus bien particuliers, couteux et lourds. Des artistes cousaient les vêtements des sultans. Les muralistes (« Nakkaş » en turc) concevaient les patrons qui devaient plaire au sultan, tandis que les tisseurs passaient les commandes et que les tailleurs s'occupaient de la couture. Il y avait deux types de tailleurs dans le palais. En effet, certains se destinaient aux habits des sultans, tandis qu'un second groupe de tailleurs confectionnait les vêtements offerts en cadeaux aux ambassadeurs étrangers qui ne pouvaient pas porter leurs propres tenues s'ils voulaient s'entretenir avec le sultan. Ainsi, de nombreux tailleurs travaillaient au palais. Il existe d'ailleurs des archives de maîtres bosniaques, géorgiens, circassiens et francs.

L'inspection des vêtements était effectuée conformément aux lois promulguées en 1502. Par exemple, alors que la teinture rouge, appelée Lak, est coûteuse, car importée de pays lointains, il est interdit d'y ajouter de l'indigo – sans quoi le rouge disparaît. En outre, les règles interdisent l'ajout de colorant de racine. Ces lois étaient contrôlées par les fonctionnaires du palais et, si une même personne contrevient à une interdiction à trois reprises, il lui était interdit de travailler alors que son établi était jeté du toit. C'est de là que vient l'expression : « jeter la chaussure sur le toit » (« *Pabucu dama atılmak* »).

Après la conquête de Constantinople, le commerce de tissus avec l'Occident a commencé et la mode a été influencée par l'Occident. Au XVIII^e siècle, les motifs étaient moins utilisés, les couleurs sombres et les motifs lourds n'étaient pas plébiscités. Les tissus sont donc devenus plus légers, le nombre de fils d'or utilisés et la longueur du tissu a diminué. Le style de tissage a également évolué, tandis que le coût du tissu a diminué. La dentelle a été importée d'Occident et uti-

Les vêtements, de l'Asie centrale à l'Anatolie

lisée dans la broderie. En outre, à partir de 1793, Selim III (1789-1807) porta un grand intérêt aux arts occidentaux. Après 1786, le type de tissu découvert par un ingénieur nommé Jacquard en Europe a permis de lancer la production de masse dans l'industrie du tissage. La mode change encore plus avec la seconde révolution vestimentaire de Mahmoud. Alors que la moitié de la penderie du sultan était consacrée aux vêtements traditionnels comme le caf-tan, l'autre moitié se composait de pantalons et de vestes de style occidental. Les changements apportés à la tenue militaire sous le règne de Mahmoud II ont fini par se refléter également dans les vêtements des civils. L'intérêt pour les vêtements de style occidental a ainsi augmenté progressivement.

Les commandants ont commencé à s'habiller à l'occidentale. Un grand nombre de boutons sont cousus sur les vestes devenues moulantes, tandis que les tissus utilisés sont de moins en moins souples au niveau des manches et du col. Le pantalon arbore des rayures sur les côtés et le fez remplace peu à peu le turban.



Sous le règne du sultan Abdülmejid Ier (1839-1861), l'occidentalisation semble avoir été adoptée en tant que programme d'État. L'édit de Tanzimat de 1839 était une déclaration en ce sens, à la fois pour le monde ottoman et au-delà. Parallèlement aux changements dans la structure de l'État, notamment autour du palais et dans les couches supérieures de la société, le mode de vie a changé pour s'occidentaliser. À titre d'exemple, les chaussures en cuir moulées et dures avec lacets ont commencé à être préférées. Au cours de ce siècle, le rose, le magenta, le jaune, ou encore la couleur cannelle sont utilisés pour les motifs de fleurs printanières que l'on retrouve sur les vêtements des femmes de l'empire. Ce dynamisme de la mode féminine, documenté dès le dernier quart du XVIII^e siècle, se poursuit dans le premier quart du XIX^e siècle. En particulier, les excès des femmes dans l'habillement et leurs prétentions à s'occidentaliser se sont progressivement accrus.



L'occidentalisation des vêtements des hommes a commencé avec l'abolition du corps des janissaires (1826). La période de transition dans les vêtements pour hommes est alors plus courte. L'occidentalisation rapide de la tenue civile est devenue de plus en plus courante chez les hommes. Pantalons, vestes et fez ont été portés jusqu'à la période républicaine. Ceci a coïncidé avec le dernier quart du XIX^e siècle, lorsque la mode féminine a acquis un style entièrement occidental. Les femmes du palais prenaient soin de faire confectionner leurs vêtements avec des étoffes d'Occident et, en commandant leur dot en Europe, faisaient sortir d'importantes sommes d'argent des caisses du palais. Tous les documents ont été conservés dans les archives du palais. À leur lumière, on constate que le processus d'occidentalisation des vêtements des femmes du sultan et du palais a été documenté. Le mouvement d'occidentalisation s'est ensuite reflété dans les costumes folkloriques.

D'autre part, la population portait des vêtements conçus avec leur propre coton quand les riches cherchaient à imiter les sultans en utilisant des tissus de meilleure qualité.

Les vêtements du sultan étaient conservés parce qu'ils avaient de la valeur, mais les exemples de vêtements du peuple sont très rares. On sait néanmoins qu'il était recommandé de porter des chaussures bleues et noires pour les non-musulmans, soit en particulier les chrétiens et les juifs. Aucune fourrure n'était utilisée, et aucun turban ou capuchon n'était autorisé. On observe donc une grande diversité vestimentaire parmi les différentes communautés et classes sociales.

Bibliographie :

- Tezcan, H. (2006). "Arslan Terzi Atölyesi ve Saraya Yapılan İşlerin Defteri", Prof. Dr. Mübahat S. Kütükoğlu'na Armağan, İstanbul, s.613 – 631- 618- 619 (yp.2a- yp.3a).
- Tezcan, H. (1988/ 7). "Osmanlı İmparatorluğu'nun Son Yüzyılında Kadın Kıyafetlerinde Batılılaşma", Sanat Dünyamız, S. 37, İstanbul, s. 44-52, s. 46.
- Tezcan, H. (1987). "Topkapı Sarayı Arşivinde Bulunan Bir Terzi Defteri", TSM Yılık – 2 İstanbul, s.166 – 184, s. 168, yp 3a.
- H. Tezcan, Sarayın Terzisi: M. Palma- D. Lena- P. Parma, İstanbul, 2008.

Musée de Zeugma à Gaziantep : Plongée au cœur de la mythologie grecque

Le plus grand musée de mosaïque du monde accueille les découvertes de la fouille archéologique franco-turque de la cité romaine de Zeugma, située à la frontière franco-syrienne, sur les bords de l'Euphrate.

Des milliers de touristes se pressent chaque année pour admirer le regard perçant de la « Gitane de Zeugma » (*Gipsy Girl*), nommée ainsi du fait de ses cheveux en désordre, couverts d'un bonnet. Après des années d'exposition avec des fragments manquants, les pièces de cette mosaïque ont été rapportées des États-Unis en 2018, offrant aux visiteurs une œuvre complète. Située dans une salle plongée dans le noir, en marge du circuit de la visite, la « bohémienne » constitue l'une des pièces maîtresses de ce musée, mais ne représente qu'une partie de la collection.



Au milieu des multiples colonnes, fontaines et sculptures, les mosaïques mettant en scène des héros et héroïnes de la mythologie grecque. Elles nous replongent dans les épopées de l'Olympe. Les représentations d'Océanos et de sa femme, Téthys, rappellent par exemple le conflit entre les Titans et Zeus afin de régner sur le domaine des dieux et déesses.

Et il y a cette mosaïque de Persée tenant la tête de la gorgone Méduse, qu'il vient de décapiter. À la suite de cette victoire, il aperçoit Andromède, attachée à un rocher. Elle est sur le point d'être dévorée par un monstre marin, envoyé par Poséidon, jaloux de sa beauté. Persée, qui tombe immédiatement amoureux d'Andromède, la délivre du monstre, qui gît à ses pieds. Ce musée est passionnant, de par l'histoire de la reconstitution de ses œuvres et l'héritage de la cité de Zeugma, mais aussi de par les mythes et tragédies décrits par les mosaïques. Il offre un accès à des sculptures et fresques qui constituent l'un des sites historiques les plus importants de la province de Gaziantep.

* Isis Marvyle



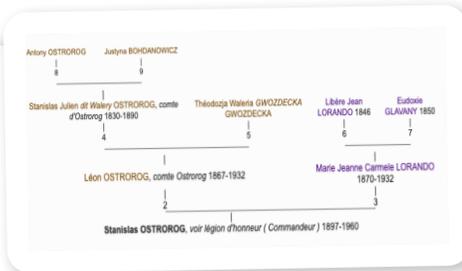


Gözde Pamuk

Le comte Stanislas Ostroróg était un diplomate français né à Istanbul (Constantinople) le 20 mai 1897. Il étudia à l'École libre des sciences politiques (Sciences Po) et occupa plusieurs postes au sein des ambassades de France à Pékin (en 1927), à Ankara, à Damas, à Moscou ainsi qu'à Dublin. Il fut nommé Ambassadeur de France en Inde en 1951 et a été l'ambassadeur de France au Népal entre 1952 et 1960 tout en résidant à New Delhi jusqu'à sa mort en 1960. C'est lui qui a mené la restitution pacifique des cinq comptoirs français en Inde entre 1951 et 1954. Stanislas Ostroróg est l'auteur de « *Courrier d'Orient : dépêches diplomatiques* », dans lequel il évoque ses voyages en Inde lors de sa mission. En 1955, il fut promu au grade de commandeur de la Légion d'honneur. Parlons un peu de sa famille. Sa mère, Marie-Jeanne Lorando, est issue d'une

Un Ostroróg à Paris

famille turque d'origine italienne. Son père, le comte Léon Ostroróg, né à Paris avant d'émigrer à Constantinople, venait quant à lui de la noblesse polonaise. Docteur en droit et diplômé de l'Université de Paris, Léon Ostroróg a présenté sa thèse (« *Droit romain : de la comptabilité des banquiers à Rome. Droit français et la législation comparée : de la constitution des sociétés anonymes en France, dans l'Empire allemand et en Grande-Bretagne* », éditions de L. Larose et Forcel, 1892), devant le célèbre professeur Charles Lyon-Caen – juriste français qui est considéré, tout comme ses descendants, comme l'un des plus grands spécialistes du droit –, doyen honoraire de la Faculté de droit de Paris et président du jury. À la suite de son émigration, le comte Léon Ostroróg a travaillé en tant que juriste et conseiller de l'Empire ottoman. En effet, il commença sa carrière dans l'administration publique des finances, avant de devenir « conseiller



étranger » puis juriste au sein du ministère de la Justice de l'Empire ottoman. Il traduisit plusieurs ouvrages en français et écrivit des articles dans les journaux francophones « *Stamboul* » et « *La Patrie* ». La famille Ostroróg habitait dans un *yali* sur la rive asiatique de la ville et dont le propriétaire actuel n'est autre que Rahmi Koç. C'est dans ce *yali* que Pierre Loti écrivit plusieurs de ses romans, dont « *Les Désenchantées* », paru en 1906. C'est également en ce lieu que Claude Farrère écrivit « *L'Homme qui assassina* », publié en 1907. Ces deux écrivains et officiers de la marine française aimaient passer du temps chez les Ostroróg, dans ce *yali* qui était devenu le lieu où se rencontraient de nombreux artistes et intellectuels turcs et français

lors de diners ou de cocktails. Marie-Jeanne Lorando publia d'ailleurs un livre qui fait référence aux séjours de Pierre Loti dans son foyer : « *Pierre Loti à Constantinople* », paru aux éditions Eugène Figuière en 1927. J'aimerais également évoquer un autre livre de Claude Farrère qui parle de son ami officier et de ses divers passages à Istanbul : « *Loti* », publié aux éditions Broché en 1930. Le frère de Stanislas Ostroróg, Jean, a par la suite continué à vivre dans ce *yali* avec sa femme Iska. Il créa un lien fort avec les intellectuels turcs francophones. C'est également dans ce magnifique *yali* de Kandilli que sa femme reçut à dîner le futur président de la République française, Georges Pompidou, en 1964, alors qu'il était premier ministre.

Le patrimoine culturel et architectural des syriaques en Turquie

Difficile, en voyant la modeste bâtisse qu'est le monastère de Mar Shalita à Kocanis/Qotshanès (Koçak, Hakkari), de s'imaginer l'importance que ce bâtiment a eue pour l'Église d'Orient, entre le XVIIIe et le XXe siècle. Il fut le siège du patriarche de cette Église extrêmement ancienne, revendiquant avoir été fondée par l'apôtre Thomas lui-même, ou plus probablement par les disciples Mari et Thaddée. Ne reconnaissant la validité que des deux premiers conciles de la chrétienté, elle a évolué la majeure partie de l'Histoire en autonomie par rapport au Saint-Siège ou au patriarcat de Constantinople. Bien que la plupart de ses adeptes soient aujourd'hui dispersés en diaspora, le patrimoine culturel qu'elle a laissé en Turquie est lui, toujours là.



Tenture de style nestorien - Musée Sakıp Sabancı, Mardin

La chrétienté a eu pour premiers centres religieux d'importance des villes aujourd'hui turques, parmi lesquelles Antioche (Antakya) et Nisibe (Nusaybin). La première abrite la fameuse église Senpiyer, probablement la deuxième plus vieille au monde, et fût le siège du patriarcat orthodoxe le plus important après Constantinople. La seconde abrita l'école de Nisibe, un centre théologique extrêmement actif et influent jusqu'à sa destruction en 489. Cependant, ces deux centres religieux suivent une tradition religieuse différente. Depuis 424, Nisibe est autonome vis-à-vis d'Antioche, et depuis 431, l'Église d'Orient tout entière s'est détachée du reste de la chrétienté sur des questions théologiques complexes ayant trait à la nature du Christ. Elle prend par la suite le nom d'Église nestorienne puis assyro-chaldéenne dans la zone qui nous intéresse, ce par quoi elle est mieux connue dans l'Histoire. Depuis le V^e siècle donc, deux traditions religieuses distinctes se partagent le nord de la Mésopotamie. De manière schématique, en ne parlant que du territoire turc actuel, la tradition d'Antioche qualifiée de syriaque orthodoxe étend son autorité d'Antakya à Urfa. La tradition d'Orient, qualifiée de nestorienne, s'étend quant à elle de la région du Tur Abdin (centrée

autour de Midyat) aux confins de la province d'Hakkari. C'est cette région du Tur Abdin qui fut particulièrement prolifique en termes de production architecturale religieuse, et ce très tôt. S'y trouvent notamment le plus vieux baptistère encore debout, au sein des restes de l'église Mor Ya'qub de Nisibe, ou encore Mor Gabriel, l'un des plus anciens monastères au monde situé aux alentours de Midyat. Bien qu'ils ne soient plus aujourd'hui qu'au nombre de sept en activité, les monastères comme Deyrulzafaran/Mor Hananyo à Mardin et Mor Hobil-Mor Abrohom à Midyat témoignent de cette florissante activité monastique digne du mont Athos en Grèce. À leur apogée, on en comptait plus de soixante-dix, mais les dommages successifs causés par les invasions mongoles, timourides puis par la Première Guerre mondiale et ses retombées en ont grandement réduit le nombre.



Église fortifiée de Mor Hadshabo à Gülgöze

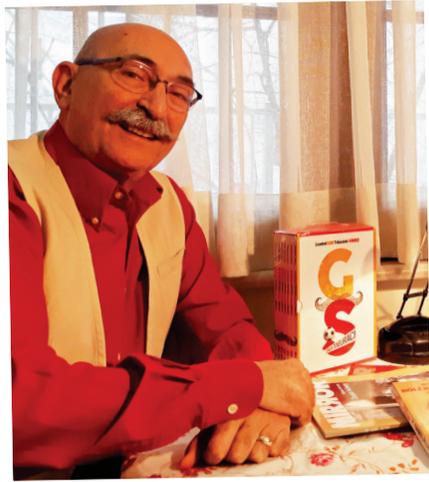
Jusque dans les années 1950, la région était à 98 % chrétienne, et on peut imaginer que la fréquentation des monastères et des églises était encore importante. Cependant, en raison de l'intensité du conflit contre les terroristes du PKK, la quasi-intégralité des chrétiens de la région dut partir dans les années 1980 et 1990, fondant des diasporas importantes aux États-Unis, en Australie, ou encore

en France. Si différentes restaurations nous permettent encore d'admirer de magnifiques églises telles que celle de Mor Hadshabo, située dans le petit village de Gülgöze, elles sont pour la plupart fermées en permanence. C'est que Gülgöze n'est habité qu'une partie de l'année par les membres de la diaspora chrétienne, vivant le reste du temps en Europe. Dans ce cas précis, il est toujours possible de négocier avec les habitants pour obtenir l'ouverture de l'église, et voir des œuvres religieuses singulières comme les fins tissus peints avec le style caractéristique des nestoriens, dont vous pouvez admirer de beaux exemples au musée Sakıp Sabancı de Mardin. En revanche, tout visiteur ayant voulu admirer l'intérieur des nombreuses églises de Midyat a connu la déception des portails fermés sans personne à qui se référer, laissant s'interroger sur le statut – abandonné ou non – des églises. Au vu de la haute fréquentation des monastères ouverts à la visite comme Mor Gabriel et Deyrulzafaran, il serait judicieux pour les responsables du patrimoine turc de revaloriser ces lieux religieux méconnus

à l'international, et pourtant chargés d'Histoire. Leur reconstruction/réouverture en bonne et due forme contribuerait également à rendre plus attractives les régions délaissées de l'extrême sud-est du pays, si compte fait que les groupes terroristes kurdes n'y sévissent plus. Au vu de l'engouement touristique suscité grâce à la restauration de l'église d'Akdamar dans la région de Van, il y a beaucoup à gagner pour le tourisme en Turquie.

* Elias Hebbar

Osman Tanburacı et les difficultés du football en Turquie (1)



Né en 1947 à Istanbul, Osman Tanburacı est un journaliste sportif spécialiste de Galatasaray SC, sur lequel il a sorti une série de livres retraçant l'histoire de l'institution de 1481 à 2016. Ayant lui-même été étudiant au lycée Galatasaray, il est fortement attaché à ce que représente le club issu de l'établissement où il a appris le français. Il est notamment connu pour tenir les critiques les plus sévères envers Fatih Terim, qui fut pourtant le coach le plus emblématique de l'équipe et qui a fortement influencé le monde du ballon rond en Turquie. Dressant un constat plutôt terne de l'état du football dans le pays, M. Tanburacı nous expose ici ce qui constitue selon lui les plus grands obstacles à une renaissance de la discipline sportive en Turquie, obstacles qui ne seraient pas uniquement liés au sport, mais à la société turque dans son ensemble.

« Tout dans le cœur, rien dans la tête »

Le tableau que dresse M. Tanburacı part d'un constat simple : les grands clubs turcs comme l'équipe nationale se portent mal. Que ce soit financièrement, en termes de résultat ou de fonctionnement interne, une sorte de malédiction semble frapper l'intégralité de la discipline dans le pays qui peine à se relever. Selon lui, ces problèmes ne sont pas récents. Ils puisent leurs racines dans une culture turque qui n'est pas uniquement sportive et dont il faut expliquer les tenants en commençant par une explication de la mentalité de compétition turque.

Selon Osman Tanburacı, « il y a, dans le monde entier, deux sortes de football : celui auquel vous et moi jouons, et celui que nous regardons. En Turquie, nous avons du mal à départager les deux. Par exemple, les disputes que nous avons quand nous jouons au football sont tout autant présentes dans les matchs professionnels. Les entraîneurs et les joueurs disputent aux arbitres chacune des décisions, et pensent toujours avoir raison, c'est une mauvaise mentalité. »

Ici, nous pouvons déjà remarquer deux choses. La première, c'est le côté discipliné des joueurs qui ont tendance à s'échauffer facilement quand la situation leur déplaît. La seconde, c'est le manque de confiance en la légitimité de l'autorité arbitrale, qui fait que cette dernière est disputée en permanence.

La tendance à tout discuter et disputer se retrouve également chez les arbitres eux-mêmes. « En Turquie, les arbitres peuvent rester à regarder la VAR pendant 20 minutes avant de prendre une décision. On ne voit pas ça en Allemagne ou dans d'autres championnats. Et même après, entre collègues, tout le monde continuera à disputer la justesse de la décision », explique M. Tanburacı.

Ce phénomène s'expliquerait par le fait que les Turcs ont plutôt pour modèle des personnages plus portés sur l'affect que sur l'intellect. Cela se traduit bien chez les entraîneurs de football, dont le meilleur exemple reste, selon M. Tanburacı, M. Fatih Terim : « Nous avons de bons entraîneurs en Turquie, éduqués et intelligents, mais nous ne leur faisons pas confiance. Nous préférons les étrangers ou ceux qui ont une attitude, comme Fatih Terim. Il plaît beaucoup, parce qu'il est charismatique avec son aura de mafioso. Il est vulgaire et n'hésite pas à insulter les arbitres, mais il est malin, il sait que ça plaît. C'est pourquoi il plaît à tout le monde alors qu'il ne sait rien ! Il n'a étudié qu'à l'école primaire, il ne parle aucune langue autre que le turc, et encore il le parle vulgairement. Avec des gens comme ça, c'est impossible d'éduquer et de bien former les joueurs. »

M. Tanburacı reconnaît cependant à M. Terim « une qualité : son charisme motivant. Peu importe l'adversaire, il le considère comme si son équipe était nécessairement plus forte, et galvanise ses joueurs. Cependant, sur le terrain, il n'y a aucune tactique. Il a le cœur, mais pas la tête. » Fatih Terim ayant fortement influencé la manière d'entraîner et de jouer au football en Turquie, c'est cette même méthode qui est appliquée chez les clubs comme en sélection. Les défaites lors de l'Euro seraient à imputer à cette mentalité : « Nous sommes allés au-devant de chaque match en nous disant "nous gagnerons !" », mais sans nous demander comment. Nous nous voyons gagner 3-0 pour finalement perdre 4-0. C'est une histoire de complexe d'infériorité, qui nous fait fanfaronner avant les matchs et rester muet après les défaites. »

Face à l'étranger : difficulté d'entente et complexe d'infériorité

Ce complexe d'infériorité est également à mettre en lien avec le rapport à l'étranger. Ce n'est un secret pour personne, les Turcs sont assez autocentrés, surtout quand on parle de sport. Si la Süperlig est assidûment regardée, les grands matchs des autres ligues ou des compétitions européennes intéressent beaucoup moins. Pour autant, cela ne signifie pas que les Turcs ne les considèrent pas : c'est simplement que le rapport à l'étranger est pour le moins limité, voire compliqué par un rapport de force constant. Pour l'expliquer, M. Tanburacı parle d'abord des entraîneurs turcs face à l'étranger et de leur manque d'expérience dans ce domaine : « Le premier obstacle, c'est la connaissance de la langue qui se limite au turc. Nous avons quelques exceptions d'entraîneurs qui ont travaillé à l'étranger, comme Denizli et Güneş qui



ont été en Chine et en Iran, mais ce ne sont pas de grands championnats. Denizli a entraîné Aachen, mais sans résultat concluant non plus. » Quant à Fatih Terim, « ses deux seules expériences, Fiorentina et Milan, ont été des échecs à cause de son attitude irrespectueuse et têtue ayant causé des désaccords avec les présidents. Maintenant, personne ne veut de lui à l'étranger ». Il y a donc une difficulté à s'ouvrir à l'international pour les entraîneurs turcs, même quand ils ont travaillé auprès d'entraîneurs d'autres pays. Osman Tanburacı cite Mustafa Denizli, assistant de Jupp Derval — ancien entraîneur de l'Allemagne — quand il était à Galatasaray. Fatih Terim a lui travaillé avec Sepp Piontek. Cependant, c'était à chaque fois dans le cadre du championnat turc.

Il y aurait donc là une sorte de nombrilisme turc, qui préférera toujours le confort de sa patrie et de ses traditions à l'ouverture internationale. Pourtant, le championnat ne fonctionne pas non plus en vase clos, les entraîneurs étrangers étant présents en Turquie. Seul pro-

blème : le refus d'adaptation se trouve aussi bien chez les entraîneurs que chez les joueurs. « On a eu de nombreux entraîneurs étrangers, dont Tigana et Mancini. Mais on considère qu'ils n'ont rien compris au football turc. Ainsi, dès qu'ils partent, on crache sur leur bilan et Terim reprend les rênes ! », s'insurge M. Tanburacı.

Il y aurait aussi un certain sentiment de rivalité entre les chrétiens et les musulmans, qui fait que certains voient d'un mauvais œil des étrangers venant prétendre diriger des Turcs musulmans. « On considère que le salut ne peut venir que de nous, que de Dieu, et pas des autres. "Allah büyük !" C'est ça qu'ils disent ». Nous pouvons constater ici une projection directe du syndrome de Sèvres, qui pose le soupçon sur tout étranger, principalement occidental, qui aurait de l'influence en Turquie.

Un autre exemple de cette « mentalité de Sèvres » dans le football se retrouve dans la gestion des clubs. « Abramovitch (propriétaire de Chelsea) était autrefois venu pour acheter Galatasaray, mais on lui a refusé par pur chauvinisme. » Selon M. Tanburacı, « c'est une mauvaise mentalité, car les acteurs étrangers ont le potentiel de mettre ces clubs à un nouveau niveau. »

Enfin, dernier exemple criant de ce complexe d'infériorité vis-à-vis de l'étranger, la présence d'un grand nombre de stars étrangères dans la Süperlig qui ont toujours plus de 30 ans, soit des sportifs en préretraite. D'après M. Tanburacı, « c'est encore une fois le complexe d'infériorité qui nous fait penser qu'il vaut mieux attirer une star étrangère en fin de carrière comme Drogba ou Eto'o plutôt que de créer nos propres talents ». Ainsi, des jeunes joueurs de Galatasaray tels Kerem Aktürkoğlu jouent bien, mais manquent cruellement de formation en raison de la politique de transferts de Fatih Terim qui a « préféré prendre Sneijder ou Drogba pour plaire aux supporters plutôt que de miser sur la jeunesse. »





Dr. Mireille Sadège

Rédactrice en chef
Docteur en histoire
des relations
internationales

Le musée Pera de la Fondation Suna et Inan Kiraç ainsi que l'Institut de recherche d'Istanbul présentent simultanément deux expositions sur Byzance aux amateurs d'art.

D'Istanbul à Byzance : Les routes de la redécouverte, 1800-1955

La première exposition, qui présente les artefacts byzantins des musées archéologiques d'Istanbul afin de mettre en lumière le développement des études byzantines dans cette ville, s'intitule « D'Istanbul à Byzance : Les routes de la redécouverte, 1800-1955 ».

L'exposition, qui traduit l'impact des changements économiques, culturels et politiques d'Istanbul entre 1800-1955 sur le patrimoine byzantin, mais aussi la redécouverte de Byzance et sa transformation en un vaste domaine d'intérêts, a été préparée sous le commissariat de la spécialiste en art byzantin Brigitte Pitarakis. Réunissant dans une intégrité thématique des livres rares, des estampes et des cartes, des photographies d'archives, des documents et



Le musée Pera vous convie pour un voyage dans l'Istanbul byzantine

Trois expositions au musée Pera nous emmènent dans un voyage historique et nous invitent à réfléchir à l'avenir : « D'Istanbul à Byzance », « Qu'est-ce que le byzantinisme à Istanbul ? » et « Notes pour demain ». À ne pas rater, ces expositions sont à découvrir jusqu'au 6 mars 2022.

des images illustrés dans un style flamboyant propre à l'époque, l'exposition réunit une impressionnante sélection d'archives pour les amateurs d'art, tout en se concentrant sur un domaine qui n'a pas été suffisamment étudié jusqu'à présent.

Les Byzantins dans le monde de la culture populaire et de l'art

L'exposition « Qu'est-ce que le byzantinisme à Istanbul ? Byzance dans la culture populaire » a ouvert ses portes en même temps que l'exposition « D'Istanbul à Byzance ». Organisée par Emir Alışık, l'exposition tire son nom de l'expression du roman *Panorama* de Yakup Kadri Karaosmanoğlu : « Bu Ne Bizantinizm ? » (« Qu'est-ce que c'est le byzantinisme ? »).

L'exposition explore la façon dont les symboles et les valeurs attribués à Byzance ont trouvé leur place dans la culture artistique populaire. L'exposition explore ainsi les significations plurielles et conflictuelles du byzantinisme, et interroge l'interaction de la culture popu-



laire avec l'héritage byzantin grâce à une sélection d'œuvres littéraires, dont des romans contemporains et des bandes dessinées, de jeux vidéo, de musique, de films, mais aussi à travers la mode. L'exposition présente des œuvres d'une cinquantaine d'artistes, d'écrivains, d'illustrateurs, de musiciens, de cinéastes et de créateurs de mode qui interprètent l'unicité et l'exotisme attribués à Byzance sous différents angles.

« Notes pour demain » d'artistes internationaux

Le musée Pera propose également aux amateurs d'art l'exposition itinérante de l'Independent Curators International (ICI). Intitulée « Notes pour

demain », elle a déjà fait grand bruit aux États-Unis et en Chine.

Avec la collaboration de 30 conservateurs de 25 pays, « Notes pour demain » invite les amateurs d'art à remettre en question les valeurs culturelles contemporaines dans le contexte de crise que nous vivons actuellement. Réunissant



les œuvres de 29 artistes du monde entier, l'exposition traite du rôle de l'art dans la construction de la mémoire collective à l'ère de la mondialisation. De nombreuses œuvres de l'exposition interrogent les différentes façons de donner un sens au monde en ces temps de suspicions et d'insécurité accrues. Réflétant la nouvelle réalité mondiale devenue plus visible avec la pandémie de la Covid-19, ces œuvres offrent une source d'inspiration du passé récent et une perspective qui façonne l'avenir.

Par l'examen simultané de travaux portant sur la notion de confinement en période de crise sanitaire et de ceux qui ne font pas directement référence à la pandémie, « Notes pour demain » constitue le reflet du monde d'aujourd'hui dans son ensemble.



Gaël Faye : « Avec "Petit Pays" je voulais raconter le paradis perdu de l'enfance »

(Suite de la page 1)

Je ressentais une forme de frustration, comme si le format d'une chanson ne me permettait pas de déployer totalement mon univers. J'ai alors commencé à écrire un texte en prose qui avait pour ambition de prolonger l'une de mes chansons qui aborde les thèmes de l'enfance, de l'imaginaire et de l'ennui. Je me suis laissé prendre par l'histoire qui naissait sous mes yeux.

Bien que votre livre raconte une histoire personnelle, il fait également référence à des sujets tels que l'appartenance, la mémoire, la politique, le génocide, l'immigration. Quel chemin avez-vous suivi lors de la construction du roman, comment ces concepts ont-ils guidé votre aventure ?

J'avais quelques idées de départ. Je voulais avant tout raconter le paradis perdu de l'enfance, avec ses sensations charnelles. Je souhaitais raconter une histoire banale loin du sensationnalisme des drames que l'on accole souvent à l'Afrique : la guerre, la famine, la corruption... Le seul tremblement majeur dans la vie de mon héros devait être la séparation de ses parents. Puis, alors que j'écrivais ce livre, il y a eu les attentats en France en 2015. Mes amis pari-

siens n'avaient jamais connu de scène de violence de ce niveau. Nos conversations ont commencé à changer, la peur a fait son entrée dans notre quotidien, je les sentais démunis face au danger. Cela m'a ramené 20 ans plus tôt au Burundi quand la situation politique a fait basculer le pays, l'innocence qui se mue petit à petit en tension. L'image qui m'est apparue est celle de l'impasse. La France était devenue une impasse, un lieu où l'on se sentait protégé du monde extérieur qui se transformait en souricière, en piège. J'ai retravaillé l'idée de mon texte pour qu'il fasse écho à la réalité du moment.

Vous êtes également d'origine rwandaise. Quelle est la part d'autobiographie dans votre roman ?

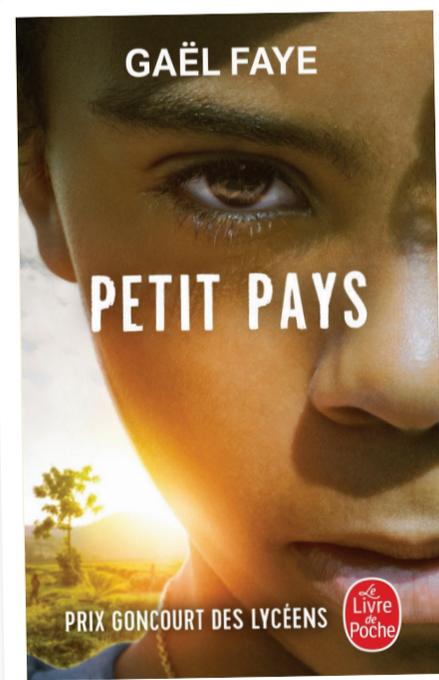
Il est difficile de répondre à cette question, car j'ai écrit en m'appuyant sur des sentiments et des situations que je connaissais : la peur, l'exil, la perte, l'émerveillement, l'ennui, la guerre, l'enfance... Mais il ne s'agit pas de ma vie à proprement parler. Les personnages sont fictifs et les situations ont été inventées. Gabriel est un enfant lucide sur la situation qu'il vit. Au même âge, je n'ai rien compris de mon enfance et des événements.

Les enfants sont toujours les plus touchés par les guerres et leurs atrocités. Cela affecte toute leur vie. Quel serait alors le message du héros de « Petit Pays » adressé au monde ?

Je pense que le grand appel de Gabriel tout au long de cette histoire est son envie de rester un enfant, de ne pas choisir un camp, de ne pas devenir un ennemi pour l'autre, de continuer à habiter son imaginaire et ses rêves... Malheureusement, le monde qui l'entoure l'en empêche.

Parmi les enjeux majeurs du monde actuel, nous comptons l'itinérance, l'immigration, les réfugiés ainsi que la destruction du sentiment d'appartenance. Quel est votre sentiment à cet égard ?

La grande urgence à venir est la crise écologique mondiale. Il est possible qu'il y ait de plus en plus de conflits et donc de déplacements de populations. Il me semble que la grande tentation des peuples est de se replier sur soi, de fermer ses frontières comme le fait l'Europe, de vivre dans son cocon et son impasse comme Gabriel et ses amis, avec le risque que ce confort et ce retranchement deviennent un piège et créent une situation de peur



et de paranoïa à laquelle on assiste déjà aujourd'hui. Malgré cela, je ressens aujourd'hui qu'une génération entière, à travers le monde, ne veut pas de ce scénario et appelle de ses vœux un monde respectueux du vivant, un monde solidaire avec un esprit de compassion. Ces deux forces sont l'une en face de l'autre. J'espère que la deuxième, qui devra faire preuve de plus d'imagination, ne se trahira pas pour rejoindre le camp paresseux de la première, qui a pour l'instant gagné la bataille.

* Propos recueillis par Mireille Sadège



Surma Parman

La semaine dernière, j'ai regardé le nouveau film de Wes Anderson, *The French Dispatch*, que j'attendais avec impatience. Visuellement, c'était remarquable. Comme toujours ! Mais une phrase de ce long métrage m'est restée à l'esprit pendant des jours : « *Seeking something missing, missing something left behind* » (« Chercher une chose dont on se languit, se languir d'une chose laissée derrière soi »). C'est ainsi que le célèbre chef Nescaffier, connu pour préparer des repas pour la police, décrit sa vie en tant qu'étranger. Cette citation m'a beaucoup fait réfléchir – certaines parties du film m'ont même échappé après avoir entendu ces quelques mots.

Vivre dans une ville étrangère est à la fois excitant et effrayant, n'est-ce pas ? Selon la situation, cela peut également être une expérience libératrice. En découvrant la

Le mal du pays dans l'art de Chagall

ville qui vous était jusque-là inconnue, vous réalisez que vous êtes en train de vous découvrir vous-même. Néanmoins, il arrive parfois qu'une telle aventure provoque un sentiment d'isolement, de solitude. Dès lors, vous commencez à chercher ce qui vous manque, une chose que vous avez laissée derrière vous. Vivre dans des villes étrangères est quelque chose qui arrive à la plupart des artistes. En effet, nombreux sont ceux qui ont quitté leur pays – volontairement ou non –, que ce soit en raison de la situation politique de leur pays ou pour saisir de nouvelles opportunités. L'un de ces artistes est bien sûr Marc Chagall. Je l'ai toujours trouvé intéressant. Né Moïshe Shagal, ce peintre était un Juif russe qui s'est installé en France pour rebâtir son art (et lui-même). Dans cette quête, il n'a jamais véritablement rompu avec son identité russe et sa patrie. Issu d'une famille juive orthodoxe, Marc

Chagall est né dans une partie de l'Empire russe où la situation était difficile. Cette région, qui a ensuite été divisée entre l'Ukraine, la Pologne et la Lituanie, était connue sous le nom de Vitebsk. Il vivait dans une communauté juive ségréguée. En effet, il existait des lois répressives à l'encontre des Juifs qui les empêchaient de vivre dans le centre de la Russie, les contraignant à vivre près des frontières comme à Vitebsk.

« *Ma patrie n'existe que dans mon âme* », a un jour déclaré Chagall. Dans ses peintures où des musiciens, des chèvres jouant du violon, ou encore des amoureux enlacés volent, il y a toujours des motifs et des sujets juifs issus de ses souvenirs de Vitebsk, et ce bien qu'il y ait inclus des scènes parisiennes. La tour Eiffel peut par exemple être observée dans plusieurs de ses peintures aux côtés de motifs juifs et russes. La vie du village était un thème qui revenait fréquemment



Marc Chagall, La Calèche Volante, 1913

dans ses œuvres, et c'est aussi l'une des raisons pour lesquelles il peignait souvent des chèvres et des poules. Son attachement à l'identité juive a contribué à produire certaines peintures les plus connues de l'art moderne.

Il semble que Chagall cherchait donc quelque chose qui lui manquait à Paris et qu'il essayait de rester en contact avec ses racines à travers son art. Je ne peux même pas imaginer ce que les Juifs ont vécu à cette époque, car être loin de chez soi est déjà assez difficile. L'idée qu'il nous manque quelque chose que nous avons laissé derrière nous me brise le cœur.



Michael Emami

La Renaissance a marqué la renaissance du monde antique, principalement

des cultures grecque et romaine glorifiées à travers les principes du monde chrétien moderne. « L'École d'Athènes » du peintre italien Raffaello Santi, dit Raphaël, est d'ailleurs une fresque où sont rassemblés les plus grands philosophes grecs en pleine discussion à l'intérieur d'un temple romain.

Le maître de la Renaissance, né le 6 avril 1483 à Urbino (Italie) et décédé à Rome à seulement 37 ans, est surtout connu pour avoir transformé les deux autres géants de l'art de la Renaissance : Léonard de Vinci et Michel-Ange. Sa mort prématurée ne fut pas un obstacle à la prolifération impressionnante de ses peintures monumentales. Parmi elles, on compte « L'École d'Athènes », peinte en 1509 et qui représente la philosophie occidentale sous une architecture romaine antique colossale.

Ce qui rend cette peinture si fascinante, c'est qu'elle met en scène un rassemblement qui célèbre la philosophie occidentale sous un même toit avec l'intention de montrer que les personnages ne se tiennent pas seulement là, mais qu'ils sont engagés dans un dialogue, une discussion animée, à l'exception de deux figures distinctes au centre du tableau. À gauche, on retrouve Platon. À droite, il s'agit d'Aristote. En arrière-plan, un beau ciel bleu.

Raphaël les présente comme les héros de la philosophie occidentale qu'ils sont à juste titre. D'ailleurs, ils sont représentés en ce sens durant la Renaissance. Tous les autres personnages de la peinture rayonnent autour d'eux. En outre, ils sont d'autant plus importants que cette peinture concerne la philosophie, tandis que l'autorité papale est tolérante et réceptive à celle-ci.

Le tableau s'étend jusqu'à l'artiste lui-même. Il s'est en effet peint à l'extrême

L'hommage de Raphaël à Michel-Ange à travers « l'École d'Athènes »

droite du tableau, à côté du Zoroastre, un ancien prophète de l'ancienne Perse qui tient un globe céleste.

Au centre, Platon pointe le doigt vers le haut et a sous son bras le « Timée ». Aristote tend la paume vers le bas et tient de son autre main l'« Éthique ». Platon indique les idées supérieures tandis qu'Aristote souligne le comportement humain. Platon est représenté comme l'homme plus âgé, debout et pieds nus. Aristote d'autre part était le mentor d'Alexandre le Grand. Il était le philosophe de la cour, l'homme du monde avec une barbe plus courte et bien taillée, et avec des vêtements opulents. Sa robe est bleu clair comme la robe rouge de Platon. Elle est aussi brodée d'or, tandis qu'il porte des sandales. Raphaël cherchait donc à le présenter comme une figure appartenant à ce monde, et non pas d'un monde « supérieur » comme c'est le cas pour Platon.

À l'extrême gauche se trouve Socrate, un autre monument de la philosophie qui ici ne semble pas dicter ses conseils à des étudiants comme Euclide, mais semble argumenter sur les croyances. À l'extrême droite, il y a le mathématicien Euclide avec des étudiants érudits autour de lui qui montrent beaucoup d'enthousiasme et de curiosité pour l'apprentissage de la géométrie euclidienne. De l'autre côté, vous pouvez voir Pythagore entouré de disciples. On constate que la notion de pédagogie est représentée dans cette peinture. Or, la pédagogie était extrêmement importante dans la culture grecque et la société antique.

Si nous regardons attentivement, nous pouvons observer un disciple qui tient une ardoise sur laquelle est dessiné le diagramme des proportions harmoniques découvert par Pythagore. Raphaël essaie ainsi d'exposer et de mettre en évidence la notion d'harmonie de l'uni-

vers à travers la géométrie euclidienne et les proportions de Pythagore en tant que monde de nombres et de formes qui sont cruciaux pour l'existence de l'humanité. Initialement, à l'extrême gauche du tableau, il ne devait pas y avoir de personnage. Raphaël a finalement ajouté Héraclite qui est peint en contraste direct avec la façon dont les autres philosophes sont peints. En effet, si tous discutent les uns avec les autres, Héraclite est isolé, assis seul à réfléchir. Ce philosophe de la Grèce antique est le seul philosophe qui porte des bottes comme Michel-Ange l'a toujours représenté. Il est également le seul personnage du tableau recroquevillé sur lui-même en tenant un stylo au-dessus d'un bloc de pierre taillée. C'est une figure du portrait de Michel-Ange. C'est l'hommage de Raphaël à Michel-Ange qui a toujours été jaloux de Raphaël, cet artiste d'un talent incroyable. En mettant un peu de

Michel-Ange dans sa peinture, Raphaël a désiré montrer son profond respect pour ce dernier et rendre hommage à ce maître en reconnaissant sa contribution au monde artistique et son immense talent.

La présence indirecte de Michel-Ange dans cette peinture a beaucoup de sens alors que Raphaël voulait présenter l'idée de l'enseignement supérieur, de la sagesse et de l'illumination spirituelle par une meilleure compréhension des mathématiques et de la philosophie de l'âge d'or de l'époque grecque et romaine dans la vision des titans de l'ère de la Renaissance. Cet hommage profond au maître de la Renaissance que fut Michel-Ange est un aperçu d'un esprit pensant qui provoque un débat intellectuel et un raisonnement.

